

ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2018 - 2019

Résumé des cours et travaux

119^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

CULTURE ÉCRITE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET PAPYROLOGIE BYZANTINE

Jean-Luc FOURNET

Professeur au Collège de France

Mots-clés : Antiquité tardive, papyrus, christianisme

La série de cours « Le calame et la croix : la christianisation de l'écrit et le sort de la culture classique dans l'Antiquité tardive » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/jean-luc-fournet/course-2018-2019.htm>), ainsi que les colloques « Ma grande église et ma petite chapelle » (<https://www.college-de-france.fr/site/jean-luc-fournet/symposium-2018-2019.htm>) et « L'illisible volontaire en paléographie » (https://www.college-de-france.fr/site/jean-luc-fournet/symposium-2018-2019_1.htm). Les actes du colloque « Ma grande église et ma petite chapelle » ont fait l'objet d'une publication : J.-L. Fournet (dir.), *Ma grande église et ma petite chapelle. 150 ans d'affinités électives entre le Collège de France et l'École pratique des hautes études*, Paris, Éditions du Collège de France/EPHE, 2020 ; édition numérique, coll. « Passage des disciplines », 2020, <http://books.openedition.org/cdf/10259>, <https://doi.org/10.4000/books.cdf.10259>.

ENSEIGNEMENT

COURS – LE CALAME ET LA CROIX : LA CHRISTIANISATION DE L'ÉCRIT
ET LE SORT DE LA CULTURE CLASSIQUE DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE (I)

Du 6 février au 17 avril 2019

Introduction

Pourquoi ce sujet ?

Le passage du paganisme au christianisme constitue probablement le phénomène qui a le plus profondément marqué le monde antique dans tous les domaines. Son

importance historique explique qu'il ait été depuis longtemps tant étudié ; chaque génération ne cesse d'apporter de nouveaux questionnements et de développer de nouvelles approches pour y répondre, proposant des modèles interprétatifs variés, voire contradictoires, pour appréhender le rapport entre culture chrétienne et culture païenne. Loin de chercher à ajouter un modèle supplémentaire, ni même, d'ailleurs, de traiter de la christianisation du monde antique, ce nouveau cycle de cours abordera la christianisation sous un angle moins scruté, celui de son influence sur la culture écrite.

Ceux qui se sont intéressés à cette question ont le plus souvent limité leur investigation aux écrits littéraires ou, pour ceux qui ont pris aussi en considération les sources documentaires, au seul genre épistolaire – et encore, seulement jusqu'à l'institutionnalisation du christianisme au IV^e siècle, puisque leur objectif était prioritairement d'éclairer la montée du christianisme et sa victoire sur le paganisme. Les autres genres documentaires, rarement pris en compte, invitent pourtant à une approche holistique, qui ne se focalise pas seulement sur les données historiques documentant le passage du paganisme au christianisme véhiculées par ces textes, mais qui s'intéresse aussi au texte qui les véhicule : celui-ci, en tant qu'objet écrit, soumis aux modes littéraires et culturelles de l'époque qui le produit, devient donc un microcosme culturel qu'il n'est pas inintéressant d'analyser pour lui-même et qui montre, dans l'impact que le christianisme a eu sur la forme, la diplomatique, le lexique et la phraséologie de l'écrit de tous les jours entre le IV^e et le VII^e siècle, des évolutions qui ne sont pas anodines.

L'Égypte est une des rares contrées de l'Empire à offrir la possibilité d'étudier conjointement les écrits littéraires et documentaires, en les contextualisant assez finement. Les papyrus qu'elle a livrés en quantité permettent en effet l'analyse assez précise des conditions de production et d'utilisation de l'écrit en général, en redonnant vie aux acteurs de la culture écrite que sont les élèves, les lecteurs, les copistes, les littérateurs et les notaires, dans les lieux où ils exercent leurs activités (écoles, bibliothèques, *scriptoria*, études notariales). En raccordant, tel un puzzle, les diverses phases de la *paideia* (apprentissage, production, lecture, transmission) qui sont souvent appréhendées séparément, ils nous invitent à une véritable archéologie de la culture écrite entre les IV^e et VII^e siècles en suivant le plus concrètement possible l'impact de la christianisation sur l'écrit antique et la façon dont a réagi la culture classique.

Mises au point terminologiques

Le sujet appelle préalablement quelques réflexions sur la façon de définir la culture qui préexistait à l'avènement du christianisme et que l'on traite – avec un peu trop de facilité – de « païenne ».

Le christianisme (*christianismos*), dont se réclament les chrétiens (*christianoï*), est une notion que les Anciens ont opposée à celle d'hellénisme, dont les adeptes sont les Hellènes/Grecs (*hellênes*). Le terme d'hellénisme (*hellênismos*) apparaît d'abord dans les traités grammaticaux pour désigner le purisme dont on fait preuve dans le maniement de la langue grecque. Mais, avec le développement du christianisme, le mot prend le sens nouveau de *paganisme*. C'est précisément la notion de langue qui est au cœur de ce glissement sémantique : la langue grecque est indissociablement liée à un ensemble de valeurs culturelles (désignées par le terme de *paideia*, litt. « éducation »), qui s'opposent aux valeurs du christianisme en tant que ces dernières rejettent le formalisme de la *paideia* grecque et revendiquent une simplicité formelle, gage de vérité.

Cette idée d'un christianisme ennemi des séductions de la langue a profondément influencé certains historiens modernes. Mais peut-on légitimement parler de littérature « païenne » au nom de l'équivalence paganisme = *hellénismos* = culture grecque en général ? Si certains penseurs chrétiens ont adopté, dans l'Antiquité, une position extrémiste les conduisant à rejeter toute la littérature profane en tant que potentiellement démoniaque, d'autres sensibilités se sont aussi développées chez les Pères de l'Église (notamment alexandrins ou cappadociens). Distinguant l'hellénisme linguistique et culturel de l'hellénisme religieux, certains d'entre eux revendiquèrent en effet un patrimoine culturel commun pouvant être mis au service de la défense des Écritures ou même de l'édification morale, en tant que *paideia* préparatoire. Les œuvres littéraires de ce patrimoine sont ainsi devenues un espace culturel neutre, partagé par les chrétiens comme les païens. Et lorsque ces derniers devinrent quantité négligeable, cette littérature, désormais dépourvue de toute charge culturelle, n'était plus lue que pour sa fonction culturelle, voire sa capacité à divertir – comme le montre fort bien la réaction des spectateurs syriens de mimes, mettant en scène des divinités grecques païennes dans des situations empruntées aux écrits traditionnels, qui, face aux critiques du prêtre Jacques de Saroug aux opinions radicales en matière de *paideia* grecque, s'exclament : « C'est un jeu, pas du paganisme ! [...] Je sais que ce qui est mimé dans le spectacle est faux. Je n'y vais pas pour croire, mais pour rire¹ ». Il faut ainsi renoncer à l'expression « culture païenne », qui n'a de sens qu'à époque ancienne et dans certains milieux. Il est plus juste de parler de culture grecque profane, ou de culture traditionnelle ou classique.

La christianisation de l'Égypte

Comme la dimension diachronique est essentielle, il faut commencer par esquisser le cadre historique de la christianisation de l'Égypte. Au sein de l'ancien Empire romain, le christianisme a tout d'abord coexisté avec d'autres religions qu'il a supplantées peu à peu, avec des reculs liés aux persécutions et des accélérations brusques qui débouchèrent sur la création de l'« Empire chrétien » avec Constantin au IV^e siècle. Il est de tradition de considérer que l'édit de Théodose I^{er} du 24 février 391 ordonnant la fermeture des temples, relayé par un édit similaire promulgué à Aquilée et adressé le 16 juin 391, pour Alexandrie, au préfet augustal Évagre et au comte d'Égypte Romanus, sonna le glas du paganisme en Égypte avec la destruction de l'un des sanctuaires les plus représentatifs du paganisme, le Sérapéum d'Alexandrie, et la débâcle de l'élite païenne. Mais il ne faut pas perdre de vue que le pouvoir romain avait déjà réduit durant le Haut-Empire, puis coupé, au milieu du III^e siècle, les subventions destinées à construire et à entretenir les édifices cultuels égyptiens, instaurant ainsi des conditions propices à la désaffection des temples et de leurs cultes, et créant un appel d'air bénéfique au christianisme. Le paganisme, fortement lié aux pratiques culturelles dont le temple était le pivot, a ainsi décliné plus rapidement que ne le laissent croire les récits hagiographiques ou la réitération des lois anti-païennes. Les derniers païens à qui l'on doit la « suprême résistance au christianisme » jusqu'à la fin du V^e siècle constituent par ailleurs un milieu socioculturellement très circonscrit. Il s'apparente à un paganisme des élites lettrées, plus intellectuel que religieux, ou en tout cas d'une religiosité à caractère mystique qui n'a plus rien à voir avec le cadre officiel des sanctuaires poliades ou avec les rites de l'antique religion. Et surtout, il serait presque

1. C. MOSS, « Jacob of Serugh's homilies on the spectacle of the theatre », *Le Muséon*, vol. 48, 1935, p. 108-109.

absent sans la loupe grossissante de certains textes focalisés, de façon bien compréhensible, sur les grandes figures intellectuelles d'Alexandrie (la *Vie d'Isidore* du païen Damascius et la *Vie de Sévère* du chrétien Zacharie le Scholastique), ou encore sans les textes hagiographiques qui témoignent de heurts violents entre païens et chrétiens, cette fois-ci dans l'arrière-pays égyptien. Ces textes ne font pas que monter en épingle certains événements incontestablement conflictuels mais de portée sociale et religieuse limitée : ils peuvent être aussi des constructions sans fondement historique, à visée apologétique ou partisane.

Comment, dans ces conditions, évaluer plus précisément, en évitant le caractère impressionniste des sources littéraires, la montée du christianisme et la résistance du paganisme ? Si les papyrus documentaires sont *a priori* la source la plus fiable pour étudier le rythme de la christianisation de la population, les allusions à des chrétiens avant l'officialisation du christianisme ou ensuite à des païens sont rarissimes et ne permettent pas d'évaluer l'évolution du rapport numérique entre chrétiens et païens. Comment faire des sources documentaires une base statistique à la fois large et fiable ? R.S. Bagnall² est le premier à avoir proposé une solution en suggérant d'établir des statistiques qui utilisent le critère onomastique pour caractériser l'appartenance religieuse des individus. Cette étude pionnière a suscité des réactions parfois violentes, mais sa validité a été récemment confirmée et affinée par M. Depauw et W. Clarysse³ qui se sont appuyés sur la Trismegistos People Database répertoriant toutes les personnes apparaissant dans les papyrus entre 800 avant et 800 après J.-C.⁴ : les résultats qu'ils ont ainsi obtenus, proches de ceux de R.S. Bagnall, montrent qu'en 313, lors de la conversion de Constantin, les chrétiens représentaient déjà entre 20 % et 30 % de la population et que le point de bascule du rapport numérique entre païens et chrétiens se situe au milieu du IV^e siècle. Lorsque Théodose I^{er} interdit le paganisme au profit du seul christianisme, la population devait être à plus des deux tiers chrétienne, tandis que vers 450, les païens sont devenus numériquement insignifiants. Il aura donc fallu moins de deux siècles (250-450) pour que l'Égypte se convertisse complètement au christianisme.

Le cadre historique devant servir de toile de fond à notre étude de la culture écrite ayant été ainsi posé, il est temps d'examiner comment le développement exponentiel du christianisme se traduit dans le domaine de l'écrit, en commençant par les textes littéraires.

Quelles lectures dans l'Antiquité tardive ? Étude statistique de la réception de la littérature d'après les papyrus littéraires

Introduction méthodologique

Les papyrus littéraires, qui nous renseignent sur les auteurs que les Anciens lisaient (ou, en négatif, cessaient de lire) et constituent ainsi un bon baromètre des

2. R.S. BAGNALL, « Religious conversion and onomastic change in Early Byzantine Egypt », *The Bulletin of the American Society of Papyrologists*, vol. 19, p. 105-124 (repris dans *id.*, *Later Roman Egypt: Society, Religion, Economy and Administration*, Aldershot, Ashgate Variorum, coll. « Variorum collected studies series », vol. 758, 2003 : n° VIII).

3. « How Christian was Fourth Century Egypt? Onomastic perspectives on conversion », *Vigiliae Christianae*, vol. 67, 2013, p. 407-435.

4. <https://www.trismegistos.org/ref/index>.

options culturelles d'une époque, offrent un corpus assez large pour permettre de faire des statistiques sur l'évolution des tendances littéraires dans l'Égypte de l'Antiquité tardive (env. 5 000 unités pour la période allant du III^e au VII^e siècle). Ils n'ont pourtant jamais fait l'objet d'une étude globale qui prenne en compte à la fois les papyrus de littérature classique *et* chrétienne, du fait même d'une fracture au sein de la papyrologie littéraire qui a conduit les spécialistes de la littérature classique et ceux de la littérature chrétienne à se constituer en disciplines parallèles, évitant le dialogue et s'appuyant sur des instruments de travail autonomes. Or on ne peut dresser un tableau pertinent de la culture littéraire de l'Égypte entre le III^e et le VII^e siècle à travers les livres de ses habitants sans prendre en compte les deux types de littérature. C'est la seule démarche qui permette de juger de l'impact du christianisme non seulement sur le développement des livres chrétiens, mais aussi sur la façon dont les lecteurs ont continué à regarder les livres de littérature traditionnelle.

Une telle entreprise ne peut faire l'économie de quelques avertissements méthodologiques qui mettent en garde contre les biais de notre documentation. Le premier est l'inégale répartition géographique des témoins papyrologiques qui conduit à une sous-représentation de certaines zones (Basse-Égypte avec, notamment, Alexandrie) et de certains types d'implantations humaines (villes au profit des villages, nécropoles ou établissements monastiques).

L'autre biais, peut-être plus grave encore, tient à la difficulté de situer précisément dans le temps les papyrus littéraires, qui ne comportent jamais de date. La datation paléographique qui, seule, permet de contourner cet obstacle est un exercice périlleux qui a donné lieu à beaucoup d'approximations et d'erreurs. Elle n'est d'ailleurs pas exempte de certaines déviations idéologiques : on constate chez certains papyrologues ou spécialistes du christianisme travaillant sur les papyrus bibliques la tendance à vieillir ces derniers par désir de leur donner une ancienneté qui les range au nombre des premiers témoins du christianisme naissant et permette de se rapprocher au plus près du texte originel des Écritures.

Enfin, l'état fragmentaire des papyrus ne permet pas toujours d'avoir une idée claire de la nature de l'exemplaire dont ils sont issus (extrait ou version intégrale d'une œuvre ?) et, dans le cas de plusieurs fragments provenant d'un même livre, peut perturber les statistiques.

Outre ces difficultés inhérentes aux papyrus littéraires, se pose la question, cruciale pour la contextualisation des données statistiques, de savoir ce qu'on entend par *papyrus littéraire* – notion qui s'oppose à celle de *papyrus documentaire* en vertu d'une polarité autour de laquelle s'est organisée la discipline papyrologique⁵. Dans les faits, les papyrus que l'on classe comme littéraires embrassent des réalités très hétérogènes : ils peuvent être (1) des livres au sens où nous les entendons, c'est-à-dire des supports de littérature ; (2) des commentaires, exégèses, scolies, etc., autrement dit de la métalittérature (qu'il n'est pas toujours aisé de différencier ontologiquement de la littérature) ; (3) des textes qu'on appelle communément *paralittéraires* (en anglais *subliterary*), notion qui, en désignant des textes se situant à la lisière du littéraire, recouvre, à son tour, une réalité aussi foisonnante que diverse

5. Ce sujet fera l'objet d'un colloque intitulé « Appréhender la culture écrite des anciens : les catégories "documentaire" et "littéraire" en papyrologie et leurs limites » que j'organise avec Antonio Ricciardetto au Collège de France les 5 et 6 décembre 2019.

(textes scolaires, recettes médicales, horoscopes, textes liturgiques, amulettes) dont le point commun est d'être des textes résultant d'une application à une situation présente d'une œuvre littéraire ou d'un savoir puisé à des sources littéraires, autrement dit de la littérature que l'on a adaptée à une situation très concrète pour lui conférer une fonction pratique. Or, ces sous-catégories, qui participent d'ordres différents, ne mettent pas en lumière des situations culturellement identiques : elles concernent tantôt des lecteurs, tantôt des élèves ou des étudiants, tantôt des praticiens. En théorie, une étude globale des papyrus littéraires devrait prendre en compte ces diverses catégories pour mieux caractériser la fonction de tel papyrus. Mais en pratique, cela est difficile, voire, pour l'ensemble du corpus, impossible. Nous sommes donc contraints d'analyser ce corpus globalement sans pouvoir différencier les textes selon leurs fonctions réelles, en nous contentant – ce qui n'est déjà pas si mal – de dégager les grandes tendances qui ont marqué les rapports de l'individu à la littérature (terme que je prends dans le sens le plus large) indépendamment des contextes dans lesquels cette littérature a été lue ou utilisée (cabinet du lettré, école, église, etc.). J'aurai l'occasion, dans un second temps, de réintroduire le paramètre fonctionnel.

Papyrus littéraires classiques et chrétiens

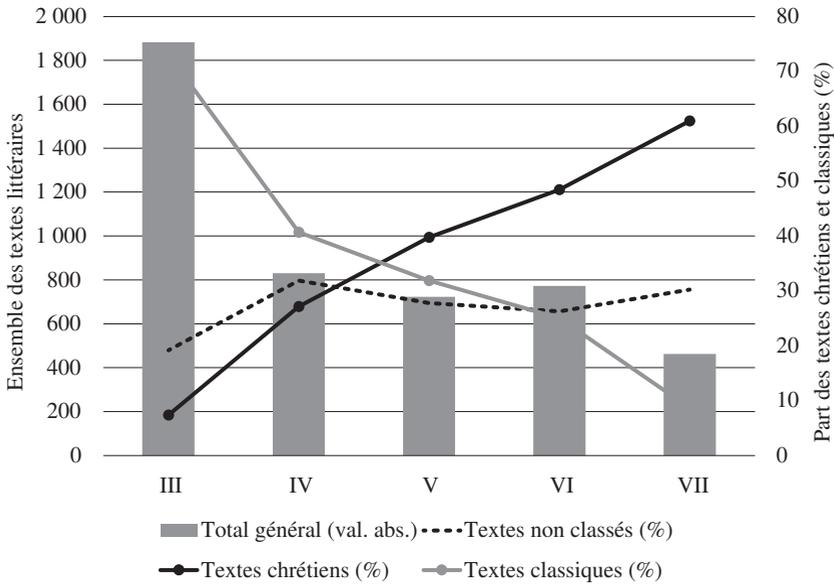
Comment se répartissent dans le temps les textes chrétiens par rapport aux textes de littérature classique (graphique 1⁶) ?

Comme on s'y attend, les deux courbes vont en sens inverse et s'entrecroisent au passage du IV^e siècle au V^e siècle. On a vu, cependant, que l'inversion entre le nombre des païens et des chrétiens avait dû intervenir plus tôt, entre 325 et 365. L'explication de ce décalage est d'ordre sociolinguistique. La christianisation de l'Égypte s'est accompagnée du développement du copte, médium écrit auxquels les chrétiens ont eu recours dès le III^e siècle dans le domaine de la littérature chrétienne (d'abord sous la forme de traductions de la Bible, puis, plus tard, pour produire une littérature originale⁷). Le copte n'a pas été utilisé pour traduire la littérature grecque classique. Les papyrus littéraires coptes sont par conséquent, à de très rares exceptions près (littérature scientifique, notamment médicale), tous chrétiens et témoignent de la montée de l'écrit chrétien qui se diversifie linguistiquement. Ils doivent donc être intégrés dans notre graphique. Ce faisant, on constate que les deux courbes se croisent plus tôt, au cours du IV^e siècle, précisément à l'époque où la proportion entre païens et chrétiens bascule au profit des seconds d'après les données onomastiques – qui s'en trouvent ainsi confirmées.

Il y a donc une parfaite corrélation, qui ne surprend pas, entre développement du christianisme et développement des livres chrétiens. Mais on ne peut pour autant conclure à une parfaite corrélation entre développement du christianisme et déclin des livres de littérature classique en faisant de la lecture de ces derniers un signe d'appartenance religieuse. Si, après 450, le nombre de païens, nous l'avons vu,

6. Ce graphique et les suivants se fondent sur les données de la *Leuven Database of Ancient Books* (<https://www.trismegistos.org/ldab>) et ont été établis avec la collaboration de Valérie Schram (ATER Collège de France, en 2018-2019) et d'Antonio Ricciardetto (ATER Collège de France, en 2016-2018).

7. Cf. les cours de 2016-2017 et 2017-2018 : « Babel sur le Nil : multilinguisme et multiculturalisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive » (2) et (3).



Graphique 1 – Papyrus de littérature classique et chrétienne en grec.

Comparaison entre le nombre de papyrus documentaires et littéraires en grec et en copte.

devient dérisoire, le nombre de livres de littérature classique, quoique décroissant, se maintient à des niveaux qui ne peuvent témoigner des convictions religieuses, en l'occurrence païennes, de leurs lecteurs (ils représentent encore 22 % des papyrus littéraires du V^e siècle et 15 % du VI^e siècle). Voilà qui confirme qu'ils relevaient d'une culture que se sont aussi accaparée les chrétiens, en tout cas ceux qui maîtrisaient encore le grec. Autrement dit, si l'on ne peut dénier que le développement de la culture chrétienne ait eu un impact négatif sur la persistance de la culture classique, c'est loin d'être la seule explication. La diffusion du copte, qui a généré à la longue dans certains milieux une déshellénisation, explique aussi le déclin de cette culture. Mais celle-ci a malgré tout persisté, continuant à être pratiquée par les chrétiens en même temps qu'ils fréquentaient la littérature chrétienne.

Quittons l'analyse globale pour nous intéresser aux tendances que révèle le corpus des papyrus aussi bien chrétiens que classiques. Quels auteurs ou quelles œuvres étaient lus selon les époques aussi bien dans le domaine chrétien que profane ? Pour répondre à cette question, il faut préalablement prendre conscience que notre corpus, aussi volumineux soit-il, n'en reste pas moins soumis à certains hasards qui viennent relativiser les généralisations qu'on peut en tirer : on ne devra jamais perdre de vue le caractère aléatoire de certaines découvertes qui peuvent brutalement mettre en vedette des auteurs jusqu'ici non représentés – je pense à la trouvaille de Toura en 1941, sans laquelle Didyme l'Aveugle (c. 310-398), pourtant à l'origine d'une œuvre exégétique considérable et marquante, serait un auteur inconnu des papyrus et n'apparaîtrait donc pas dans la liste des auteurs lus en Égypte. Tout aussi aléatoire est le processus conduisant à la publication des papyrus qui tient au hasard de la

découverte de tel papyrus dans une collection ou à la personnalité du papyrologue, intéressé par un certain type de littérature qu'il va tout particulièrement rechercher dans les collections où il travaille. Voilà évidemment qui incite à manier avec prudence les statistiques que l'on peut faire sur la notoriété d'un auteur ou d'une œuvre à partir des papyrus. Mais nous n'avons pas de meilleure méthode...

La littérature chrétienne

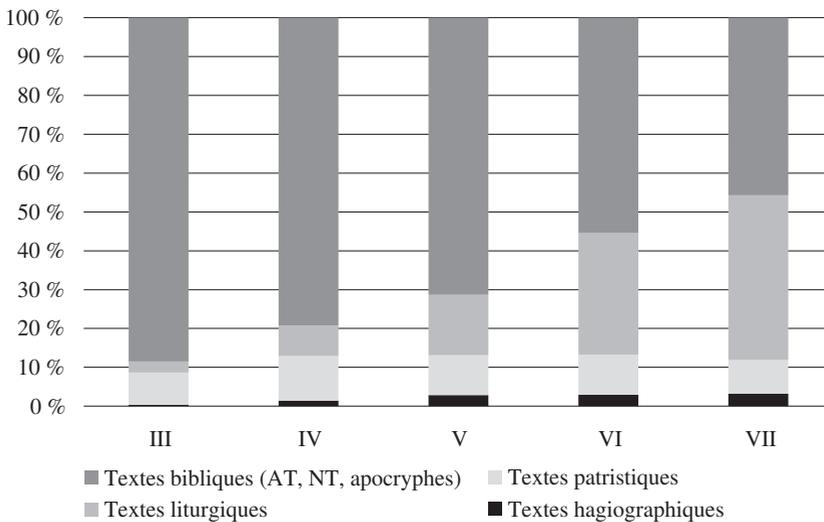
Si l'on répartit les papyrus chrétiens en grandes catégories (textes bibliques, patristiques, hagiographiques et liturgiques), on constate la suprématie écrasante des textes bibliques par rapport aux autres, que l'on pourrait qualifier de secondaires (aussi bien pour des raisons de dates de composition que de hiérarchie sur l'échelle du sacré ; graphique 2).

L'Ancien Testament

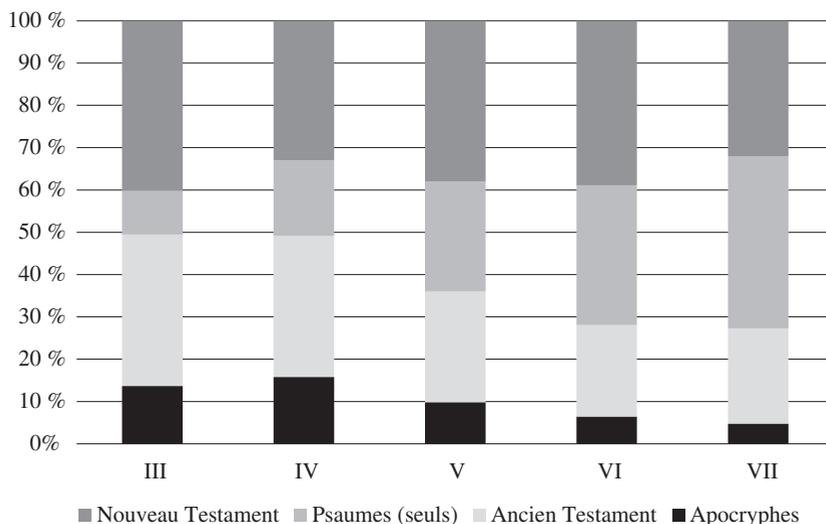
S'ils confirment sans surprise la quasi-exclusivité de la Bible dans les lectures des chrétiens, les papyrus nous aident aussi à voir ce qui, dans les Écritures, était les textes les plus fréquentés. Les livres constitutifs de la Bible n'étaient en effet pas lus avec la même assiduité ou le même intérêt (graphique 3).

L'Ancien Testament est globalement plus lu que le Nouveau Testament. Mais en fait ce succès est trompeur : il est dû aux seuls Psaumes dont l'immense popularité déséquilibre le rapport entre Ancien et Nouveau Testament qui, sans eux, est en faveur du Nouveau Testament (en tout cas après le V^e siècle).

Outre qu'ils constituent le livre de loin le plus lu de l'Ancien Testament (et même de la Bible en général) et le plus souvent cité dans les inventaires de livres, les Psaumes pourraient bien être aussi celui qui est le plus anciennement attesté dans les papyrus. Ce succès des Psaumes n'est pas un phénomène propre à l'Égypte. Il est



Graphique 2 – Les grandes catégories des papyrus de littérature chrétienne.



Graphique 3 – Les papyrus bibliques (relativement à l'ensemble des papyrus littéraires grecs).

déjà inscrit dans le texte du Nouveau Testament puisque c'est le livre vétérotestamentaire qui y totalise le plus de citations.

La popularité des Psaumes se mesure tout d'abord à la très grande production exégétique qu'ils ont suscitée (et qui s'est transmise principalement dans les chaînes exégétiques) avec, notamment en Égypte, Origène, Didyme l'Aveugle et Athanase d'Alexandrie.

Mais c'est surtout la place centrale qu'ont occupée les Psaumes dans la liturgie et la dévotion privée qui explique la popularité de ce livre. Ils ont façonné dès les origines la liturgie chrétienne du fait de l'importance des parties chantées. En outre, la psalmodie (litt. récitation continue des psaumes) était un exercice pratiqué tout au long de la journée dans les communautés monastiques, constituant un remède idéal contre le « démon de midi ». Un des exemples les plus éloquents de la place des Psaumes dans la vie des ascètes est ainsi fourni par les trouvailles faites dans le monastère de Dayr al-Naqlun, à la bordure sud-est du Fayoum. La mission polonaise a retrouvé dans l'ermitage 25 cinq textes écrits au VI^e siècle par la même personne, qui tournent tous autour des Psaumes : des copies de psaumes isolés, une liste d'incipits psalmiques, une languette de parchemin contenant à la fois une notice empruntée au *Commentaire des Psaumes* d'Eusèbe de Césarée faisant une typologie des Psaumes et une liste des psaumes à réciter à chaque heure de la journée constituant un prototype de la liturgie des heures.

La place centrale que les Psaumes occupent dans la vie spirituelle n'a pas été sans influencer aussi les prières en général. Ils ont en effet servi de matrice formulaire pour ces dernières au point que certaines sont même des rhapsodies de versets psalmiques.

Cette profonde prégnance des Psaumes dans le domaine des productions liturgiques et dévotionnelles a incité certains littérateurs chrétiens à aller plus loin,

en composant leurs propres psaumes (Hiéracas de Léontopolis) ou en les transposant en hexamètres grecs (*Paraphrase des Psaumes* du Pseudo-Apollinaire de Laodicée).

Plus que des prières de louange ou de contrition, les psaumes sont aussi des textes poétiques auxquels on a été tenté de conférer des pouvoirs magiques. Presque 40 % des amulettes portent un psaume ou un extrait de psaume, particulièrement le psaume 90, qui fut très tôt investi d'une fonction apotropaïque dont on suit la fortune jusqu'à l'époque moderne.

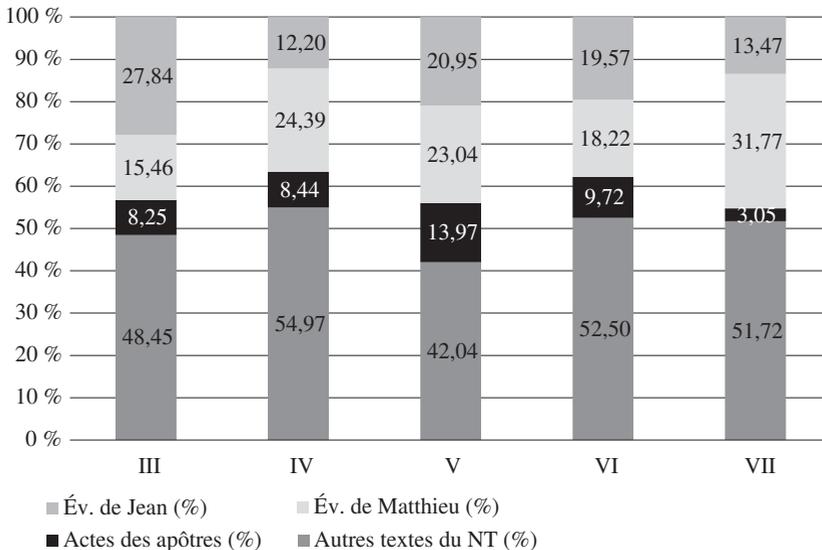
Enfin, le succès des Psaumes dans le domaine religieux a laissé quelques traces dans le domaine de l'enseignement où ils ont joué le rôle d'exercices d'écriture, pouvant aussi avoir secondairement une finalité édifiante.

Après les Psaumes, les deux livres vétéroutestamentaires les plus attestés dans les papyrus sont la Genèse et l'Exode, livres historiques complémentaires du livre poétique que sont les Psaumes et constituant le pendant du Nouveau Testament en offrant le début d'une histoire que les Évangiles viennent conclure selon une perspective téléologique.

Le Nouveau Testament

Moins représentés en nombre de papyrus que ceux de l'Ancien Testament – sauf si, comme on l'a vu, on exclut les Psaumes –, les livres du Nouveau Testament apparaissent en réalité comme relativement les plus lus des deux testaments si on compare les deux ensembles en proportion des livres qui les constituent. Trois livres sortent du lot (graphique 4).

Alors que la prépondérance des papyrus de l'Évangile de Jean a depuis longtemps fait l'objet de spéculations, les données statistiques révèlent que celui de Matthieu, considéré, au moins depuis Irénée, Clément et Origène, comme le plus ancien des Évangiles et présentant l'avantage d'être la meilleure synthèse des évangiles



Graphique 4 – Les livres du Nouveau Testament les plus lus (papyrus magiques compris).

synoptiques, est majoritaire aux IV^e et VII^e siècles : ces Évangiles s'articulaient en un harmonieux contrepoint, l'un narratif et historique, l'autre spirituel ou mystique⁸, tous deux écrits par des témoins du Christ.

Quant aux Actes des apôtres, ils constituent le pendant complémentaire des Évangiles en ce qu'ils relatent les débuts de la communauté chrétienne, ce qui explique notamment leur présence dans certains évangéliaires (*P. ChesterBeatty I*).

Les apocryphes

Lectures condamnées, non recommandées ou réservées à un cadre privé, les textes apocryphes ont formé jusqu'au bout une part non négligeable des lectures chrétiennes (dont témoignent certains documents comme le *P.Oxy. LXIII 4365*, lettre du IV^e siècle dans laquelle une chrétienne demande l'*Apocalypse d'Esdras* à une amie à qui elle avait déjà prêté le *Livre des Jubilées* ou *Apocalypse de Moïse*). Quelques-uns de ces textes ont particulièrement focalisé l'intérêt si l'on en juge par le nombre de témoins papyrologiques qui nous sont parvenus : dans le domaine vétérotestamentaire, c'est surtout le *Livre d'Hénoch*, une œuvre apocalyptique attribuée à l'arrière-grand père de Noé, attestée par l'existence de sept manuscrits (quatre en grec et trois en copte) trouvés dans des lieux aussi éloignés qu'Oxyrhynchus et Qasr Ibrim (en Nubie), et dont la date va du IV^e siècle aux VIII^e-X^e siècles. Dans le domaine néotestamentaire, parmi les nombreux évangiles, actes, épîtres ou apocalypses livrés par les papyrus, se fait remarquer par sa fréquence le *Pasteur d'Herma*s, dont le succès rivalisa avec les livres néotestamentaires les plus populaires, puisqu'il est le plus représenté juste après Matthieu et Jean et bien avant les Actes ou les autres Évangiles. Si, malgré les doutes qui entourent son statut canonique, *Le Pasteur* a été tant copié et tant lu, c'est tout d'abord du fait des vertus pédagogiques qu'on a tout de suite prêtées à cette œuvre. Eusèbe (*HE*, III 3, 6) disait de lui qu'« il est absolument indispensable, surtout pour ceux qui ont besoin d'une instruction préparatoire ». Le succès du *Pasteur* est peut-être à mettre également sur le compte du développement de l'ascétisme égyptien, que cette œuvre a marqué et qu'elle a accompagné – on a effectivement relevé des points de rencontre troublants entre la doctrine du *Pasteur* et la spiritualité pachômienne ou l'idéal ascétique en général. Enfin, le genre apocalyptique auquel ressortit *Le Pasteur* d'Herma s n'est pas pour rien dans la popularité dont cette œuvre a joui particulièrement en Égypte. Il semble y avoir eu dans le public égyptien un goût prononcé pour ce genre qu'on ne s'est pas contenté de lire, mais qu'on a cherché à imiter à travers la création d'œuvres contemporaines jusque bien après la conquête arabe.

La littérature apostolique, patristique et liturgique.

Les œuvres des Pères apostoliques qui suivent immédiatement les écrits des apôtres sont assez peu représentées dans les papyrus. On relève notamment l'absence de témoin grec de Clément de Rome, le premier des Pères apostoliques, celle de Polycarpe de Smyrne ou de Papias d'Hiérapolis, ainsi que la présence discrète de la *Didachè*.

Quant à la littérature patristique post-apostolique, qui représente environ 10 % des livres chrétiens sur papyrus, les données papyrologiques donnent l'impression d'une

8. C'est une opinion déjà développée par Clément d'Alexandrie et rapportée par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* VI, 14, 7.

tradition à la fois aléatoire et très lacunaire – comme le montre bien l'examen des témoins papyrologiques des Pères de l'Église égyptiens (Clément d'Alexandrie, Origène, Didyme l'Aveugle, Athanase, Théophile, Cyrille).

La littérature hagiographique, elle, a laissé peu de témoins grecs, ce qui peut paraître étonnant vu le succès populaire de ce genre. C'est en réalité surtout en copte que cette littérature se diffuse et s'exprime. On voit se dessiner une scission entre grec et copte, le premier se restreignant de plus en plus aux fondamentaux scripturaires (la Bible), tandis que l'autre prendra en charge la diffusion et la production d'une littérature plus populaire que sont, du fait de leur caractère romanesque, les vies, martyres et miracles de saints.

Finalement, une seule catégorie de textes chrétiens rivalise avec les textes bibliques : ce sont les textes liturgiques, qui finissent par les talonner de très près au VIII^e siècle. La masse des papyrus liturgiques s'explique tout d'abord par la provenance ecclésiastique et surtout monastique de beaucoup de ces papyrus. Mais c'est avant tout la dimension pratique, fonctionnelle de ce type de textes qui explique leur nombre, leur diffusion et leur succès.

Conclusions

Ce tour d'horizon de la papyrologie chrétienne a montré la prépondérance, d'un côté, des textes bibliques, ce qui n'étonne pas puisque c'est sur les Écritures que s'appuie le christianisme, et, de l'autre, des textes liturgiques, qui, mettant en pratique ces mêmes Écritures, en constituent le pendant pragmatique. On pourrait dire, pour reprendre le schéma tripartite de la papyrologie littéraire esquissé plus haut, qu'ils sont à la paralittérature ce que les papyrus bibliques sont à la littérature.

Quant aux textes bibliques eux-mêmes, les livres les plus fréquentés d'après les restes papyrologiques semblent bien résulter de choix qui, par leur complémentarité et leur équilibre, ne peuvent manquer de donner l'impression de faire système : du côté de l'Ancien Testament, on observe un équilibre entre textes historiques (Genèse, Exode) et textes poétiques (Psaumes), entre des textes qui instruisent en relatant l'histoire du peuple de Dieu et des textes qui nourrissent la prière (les Psaumes sont d'ailleurs de ce point de vue le corollaire de la montée des papyrus liturgiques) ; du côté du Nouveau Testament, on a relevé la préférence donnée aux Évangiles de Jean et de Matthieu déclinant chacun l'histoire du Christ selon des points de vue complémentaires. S'y ajoutent Les Actes, qui, débutant avec l'Ascension, viennent clore le corpus des Écritures s'ouvrant sur la Genèse.

Il est enfin intéressant de noter que les livres les plus appréciés de l'Ancien Testament (Les Psaumes) et du Nouveau Testament (l'Évangile de Jean – le plus lu à certains siècles, devancé par Matthieu à d'autres) ont tous les deux fait l'objet, en Égypte et au V^e siècle, d'adaptations selon les normes de la culture classique, autrement dit ont été réécrits, paraphrasés en vers de tradition homérique (hexamètres dactyliques) : la *Paraphrase des Psaumes* du Pseudo-Apollinaire de Laodicée et la *Paraphrase de l'Évangile de Jean* de Nonnos de Panopolis. Ce sont là les seules tentatives égyptiennes d'adaptation de livres chrétiens aux standards de la *paideia* grecque traditionnelle qui nous soient parvenues intégralement pour l'époque ancienne. Voilà qui nous montre qu'il ne faut pas envisager la littérature chrétienne indépendamment de la littérature profane classique, puisque celle-ci se met parfois au service de la première.

La littérature classique

La poésie non dramatique

Un auteur se détache de façon disproportionnée : Homère, dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* représentent environ 40 % des papyrus non chrétiens. Nous reviendrons une prochaine année sur les raisons de son omniprésence dans une société devenue chrétienne.

Le deuxième poète le plus lu – dans le domaine de la poésie non dramatique – est Hésiode⁹. Plus ancien poète épique après Homère, Hésiode est d'ailleurs très symboliquement associé à ce dernier dans un texte du II^e siècle qui connut une certaine faveur dans les écoles, le *Certamen Homeri et Hesiodi*, où, malgré leur rivalité, tous deux sont présentés comme « des poètes divins ». Son œuvre pouvait être considérée comme le pendant didactique de celle, épiquement narrative, d'Homère. Les chrétiens ont tout particulièrement apprécié le caractère moral des *Travaux et des jours* et en ont tiré des maximes bonnes à retenir, mises à profit par les enseignants et les rhéteurs.

L'autre poète épique ancien qui continue à avoir un certain succès est Apollonios de Rhodes, épigone hellénistique d'Homère¹⁰. Son œuvre est probablement celle qui a le plus influencé la poésie épique jusque dans l'Antiquité tardive (Quintus de Smyrne, Triphiodore, les *Argonautiques orphiques*, Nonnos). Sa dimension érudite (avec de nombreuses notations philosophiques, géographiques, ethnographiques, médicales, etc.) explique son succès auprès des enseignants.

Pour en rester aux poètes alexandrins, signalons le relatif succès de Callimaque¹¹ et Théocrite¹².

La poésie lyrique, elle, est très peu représentée dans les papyrus postérieurs au III^e siècle. Des deux grands poètes lesbiens (Alcée et Sappho), seule Sappho a laissé encore des traces papyrologiques jusqu'à la fin de la période considérée¹³. Quant à Pindare, le maître thébain de la lyrique chorale, il continue à être lu pendant toute la période¹⁴. Enfin, Anacréon ne laisse plus aucune trace papyrologique après le IV^e siècle. Maître de la poésie amoureuse et des chansons à boire, il n'était pas propre à susciter l'enthousiasme d'une société christianisée, ce qui n'empêche pas le vers anacréontique, conçu par Anacréon pour ses chansons à boire, d'être récupéré par les chrétiens, qui le dissocient de la figure désormais dévalorisée de leur inventeur, en l'employant dans certaines de leurs compositions pour de nobles sujets chrétiens (Grégoire de Nazianze, Synésios de Cyrène, Sophronios) ou pour des poèmes d'éloges (Jean de Gaza, Georges le Grammairien).

9. 4^e auteur le plus représenté dans les papyrus non chrétiens au III^e siècle, 5^e au IV^e et V^e siècles, 17^e *ex æquo* au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle.

10. 9^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 17^e au IV^e siècle, 10^e *ex æquo* au V^e siècle, 14^e *ex æquo* au VI^e siècle et 2^e *ex æquo* au VII^e siècle.

11. 15^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 6^e au IV^e siècle, 10^e *ex æquo* au V^e siècle, 14^e *ex æquo* au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle.

12. 35^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 12^e au IV^e siècle, 18^e *ex æquo* au V^e siècle, 8^e *ex æquo* au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle.

13. 24^e autrice la plus représentée au III^e siècle, absente aux IV^e et V^e siècles, 29^e *ex æquo* au VI^e siècle et 2^e *ex æquo* au VII^e siècle.

14. 13^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 12^e *ex æquo* au IV^e siècle, 36^e *ex æquo* au V^e siècle, 14^e *ex æquo* au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle.

La poésie tragique

À défaut d'être représentés, les grands comiques et tragiques ont continué à être fréquentés sous une forme livresque et à jouer un rôle persistant dans l'enseignement malgré la condamnation du théâtre par les chrétiens.

Dans le domaine de la tragédie, Eschyle¹⁵ est largement distancé par le duo Sophocle¹⁶ et Euripide¹⁷. C'est surtout ce dernier qui s'impose comme l'un des auteurs les plus appréciés, tous genres confondus. La clarté de sa langue, sa nature rhétorique et sa dimension morale en faisaient le tragique le plus adapté aux canons de l'enseignement et aux missions que celui-ci se fixait. Ces qualités expliquent aussi le succès qu'Euripide a pu avoir chez les chrétiens, rendant compte aussi de la popularité qu'il connut dans l'Égypte entre le IV^e et le VII^e siècle. L'intérêt des chrétiens pour Euripide s'est plus particulièrement noué autour de deux de ses tragédies : *Hippolyte* (dont le protagoniste est devenu aux yeux des chrétiens un héros de la continence et de la tempérance) et les *Bacchantes* (dont le héros, Dionysos, se heurte à l'hostilité de sa famille qui ne veut pas le reconnaître comme dieu ni lui consacrer un culte, d'où les rapprochements que les chrétiens ont pu faire avec la figure du Christ).

La poésie comique : les destins croisés d'Aristophane et de Ménandre ?

Si l'on fait abstraction de Cratinos et d'Eupolis qui relèvent de l'ancienne comédie, et qui sont lus de façon résiduelle jusqu'au IV^e et début du V^e siècle, la comédie n'est plus représentée dans les papyrus des III^e-VII^e siècles que par Aristophane et par Ménandre, les plus fameux représentants de l'ancienne comédie pour le premier, de la nouvelle comédie, pour le second. La fortune fluctuante de ces deux auteurs constitue un des phénomènes littéraires les plus intéressants qu'éclairent les papyrus.

Aristophane, après le succès qu'il eut à Athènes, a connu une récession due au fait que son théâtre, en prise avec l'actualité politique, devenait difficilement compréhensible pour le public d'époque hellénistique. Malgré les commentaires et les éditions qu'en donnent les philologues alexandrins, il n'est pas très lu puisque les sables d'Égypte n'ont pas rendu un seul papyrus d'Aristophane d'époque ptolémaïque. Inversement, Ménandre a bénéficié d'une notoriété continue depuis le début de l'époque hellénistique (une dizaine de papyrus de Ménandre pour le seul III^e siècle av. notre ère), devenant le poète comique par excellence.

Pourtant, on a relevé depuis longtemps que Ménandre aurait été supplanté durant l'Antiquité tardive par Aristophane dont le nombre de papyrus remonte très sensiblement à partir du IV^e siècle pour atteindre le deuxième rang aux V^e et VI^e siècles¹⁸ en même temps qu'il entre dans les programmes scolaires et que le nom *Aristophanês* redevient à la mode comme l'attestent les documents d'Égypte. C'est par

15. 26^e auteur *ex æquo* le plus représenté au III^e siècle, 48^e *ex æquo* au IV^e siècle. Nous n'avons ensuite plus un papyrus de cet auteur.

16. 18^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 12^e *ex æquo* au IV^e siècle, 15^e *ex æquo* au V^e siècle, 11^e *ex æquo* au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle.

17. 8^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 8^e au IV^e siècle, 13^e au V^e siècle, 2^e au VI^e siècle et 7^e *ex æquo* au VII^e siècle.

18. 19^e auteur le plus représenté au III^e siècle, 4^e au IV^e siècle, 2^e au V^e siècle, 2^e au VI^e siècle et 12^e *ex æquo* au VII^e siècle (la baisse du VII^e siècle n'est pas pertinente eu égard au peu de données que nous avons pour ce siècle).

cette inversion de fortune durant l'Antiquité tardive que l'on a expliqué que le premier ait passé victorieusement le cap des « siècles obscurs » et ait été conservé par la tradition médiévale, tandis que le second, victime de son déclin, a fini par disparaître.

La première explication qui a été avancée pour rendre compte de cette inversion est d'y voir une conséquence directe de la christianisation. Démétrius Chalcondyle pensait déjà que Ménandre aurait été victime, comme Sappho ou Anacréon, d'une censure de l'Église, effrayée de la façon séduisante dont il peignait l'amour dans ses pièces – opinion constamment reprise, avec diverses déclinaisons. Néanmoins, l'absence de preuves d'une condamnation expresse de Ménandre par l'Église, jointe aux jugements positifs que l'on trouve très tôt chez les Pères de l'Église, interdit d'expliquer son déclin par une censure.

En se fondant sur un passage du grammairien atticiste Phrynichos (*Eklogê*, 394), certains ont préféré expliquer le déclin de Ménandre par l'inadéquation de plus en plus profonde entre la langue du comique et les goûts linguistiques de l'Antiquité tardive. Les auteurs de manuels de rhétorique n'en continuent pas moins de faire de Ménandre une référence en matière de langue et de discours.

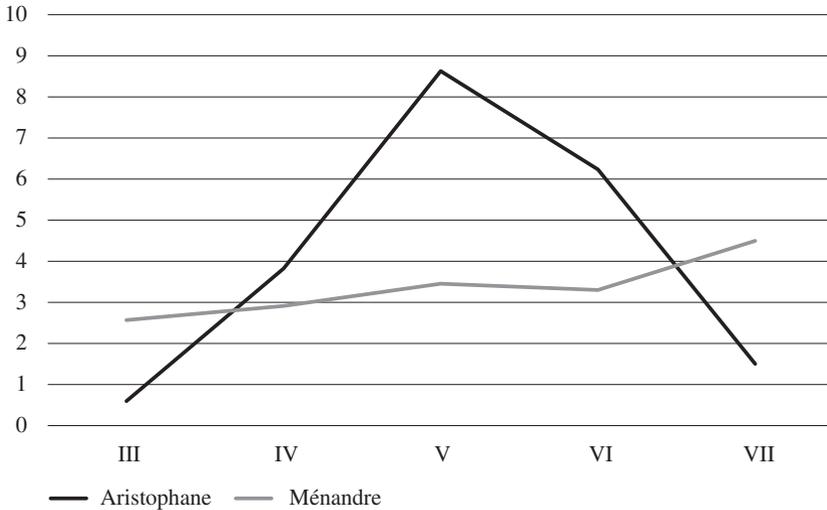
Il est vrai que c'est souvent à travers les sentences qui lui sont attribuées et non ses comédies qu'il reste une référence. Voilà qui nous conduit vers une troisième explication selon laquelle les *Sentences* de Ménandre auraient quelque peu asphyxié les comédies de Ménandre. La compilation d'un recueil des maximes extraites du théâtre de Ménandre au I^{er} siècle (auxquelles sont venus ensuite s'agréger des matériaux non ménandréens) a connu un tel succès¹⁹, concurrençant celui des comédies, qu'elle a conféré à Ménandre la stature à la fois d'un sage et d'un maître d'éloquence et a conduit à en faire l'un des auteurs les plus mis à profit par les maîtres d'école pour ses sentences (*gnômai*). Mais cela explique-t-il pour autant que l'on ait cessé de lire ses comédies ?

En fait, la croyance en une chute de Ménandre, sans cesse répétée, s'appuie sur des graphiques qui ont le tort de présenter les données papyrologiques de façon absolue. Si l'on compare le nombre de papyrus de comédies de Ménandre à celui des papyrus des autres auteurs, on constate le remarquable maintien de cet auteur dans le haut du palmarès²⁰ (graphique 5).

Aussi doit-on dénoncer de façon définitive la thèse si rebattue de la chute de Ménandre au profit d'Aristophane. En réalité, la relativisation des données permet de mettre en lumière un remarquable maintien de Ménandre sur toute la période, montrant que la popularité croissante des sentences n'affecte en rien la lecture des comédies du même auteur. Cela n'empêche pas l'œuvre d'Aristophane de connaître un regain qui s'amorce au IV^e siècle, dans le milieu des élites urbaines. Elle finit par avoir un impact sur l'école où, paradoxalement, les défauts qui avaient été fatals à cet auteur à l'époque hellénistique deviennent des atouts pédagogiques : les pièces d'Aristophane regorgent de références historiques et littéraires qui font de son œuvre un support pédagogique bien plus intéressant pour l'enseignement de l'histoire et de la littérature que le très désincarné Ménandre ; en outre, elles sont écrites dans une langue, l'attique, qui correspond aux tendances générales de l'époque. Le regain d'Aristophane est donc en phase avec une évolution linguistique générale.

19. Les sentences arrivent au 19^e rang *ex æquo* au III^e siècle, au 20^e *ex æquo* au IV^e siècle, au 9^e au V^e siècle, au 10^e au VI^e siècle et au 2^e *ex æquo* au VII^e siècle.

20. Il est au 7^e rang du III^e au V^e siècle, au 6^e rang au VI^e siècle et au 2^e *ex æquo* au VII^e siècle.



Graphique 5 – Les papyrus d’Aristophane et Ménandre (en % relativement à l’ensemble des papyrus de littérature classique).

La popularité des *Sentences* de Ménandre et des comédies d’Aristophane explique bien évidemment que les comédies de Ménandre finiront par perdre pied et ne plus être recopiées (ce qui conduira à la solution de continuité dans la tradition de cet auteur), mais *postérieurement* à ce que documentent les papyrus d’Égypte (autrement dit après le VII^e siècle). Les causes sont bien présentes mais les effets ne sont pas encore pleinement visibles.

L’examen de la question de la fortune d’Aristophane et de Ménandre durant l’Antiquité tardive n’a pas été inutile du point de vue méthodologique : on a vu combien l’explication (surestimée) d’une influence du christianisme sur la défaveur des comédies de Ménandre a pu parasiter le jugement des spécialistes – même s’il est incontestable que la perception de plus en plus morale de l’œuvre de Ménandre, qui se cristallise dans la diffusion de plus en plus forte des *Sentences*, a pu rejoindre la sensibilité chrétienne sans que cette dernière n’en soit responsable.

Les prosateurs

Si l’on passe maintenant à la prose, ce qui frappe, c’est la place privilégiée des orateurs par rapport à d’autres formes d’expression prosaïque. Deux d’entre eux se détachent très nettement, Isocrate et Démosthène, avec un nombre de papyrus qui en fait les plus lus des auteurs classiques, dans une proportion à peu près semblable à celle d’Euripide ou Ménandre²¹. Isocrate dépasse même Démosthène, surtout au VI^e siècle, alors que ce dernier est considéré comme l’orateur par excellence, pour

21. Isocrate est au 3^e rang au III^e siècle, au 2^e au IV^e siècle, au 6^e rang au V^e siècle, au 4^e au VI^e siècle. Démosthène est au 2^e rang au III^e siècle, au 3^e au IV^e siècle, au 4^e au V^e siècle, au 21^e au VI^e siècle et 27^e au VII^e siècle.

des raisons assez semblables à celles qui ont propulsé Ménandre dans le haut du palmarès : reconnu comme un maître en éloquence, Isocrate devient de plus en plus un modèle de moraliste, voire de philosophe. Une telle perception du génie isocratique explique les choix opérés dans son œuvre, bien mis en lumière par les papyrus. Le corpus des ouvrages encore lus durant l'Antiquité tardive se restreint de plus en plus à trois discours : l'*À Nicoclès*, le *Nicoclès* et l'*À Demonicos* (alors considéré comme étant d'Isocrate), tous les trois des discours parénétiqes dans lesquels Isocrate se fait moraliste et pédagogue. Ce rétrécissement de l'œuvre d'Isocrate correspond évidemment à des choix scolaires. Plus qu'un orateur, Isocrate est devenu l'éducateur par excellence.

Quant aux représentants de la Seconde sophistique, on note qu'Aelius Aristide est encore très apprécié à l'époque tardive²² : outre leur valeur rhétorique, ses discours présentent un intérêt historique (en traitant avec nostalgie de l'âge d'or de l'hellénisme) qui en fait, là encore, un support pédagogique de premier choix. On ne peut d'ailleurs s'empêcher de rapprocher le succès d'Aristide de celui qu'a connu Aristophane, redevenu à la même époque un auteur scolaire du fait de son appartenance à cet âge d'or.

C'est aussi cette même raison qui explique que, dans le domaine de l'histoire, Thucydide seul surnage, parce qu'il appartient à la grande époque de l'Athènes classique et écrit en grec attique. Il devint lui aussi un modèle d'éloquence²³.

Outre la récession de la philosophie ou la chute brutale du roman à partir du III^e siècle, les papyrus montrent une montée de la littérature scientifique, au premier plan de laquelle s'impose la médecine, avec le corpus hippocratique, Dioscoride et surtout Galien.

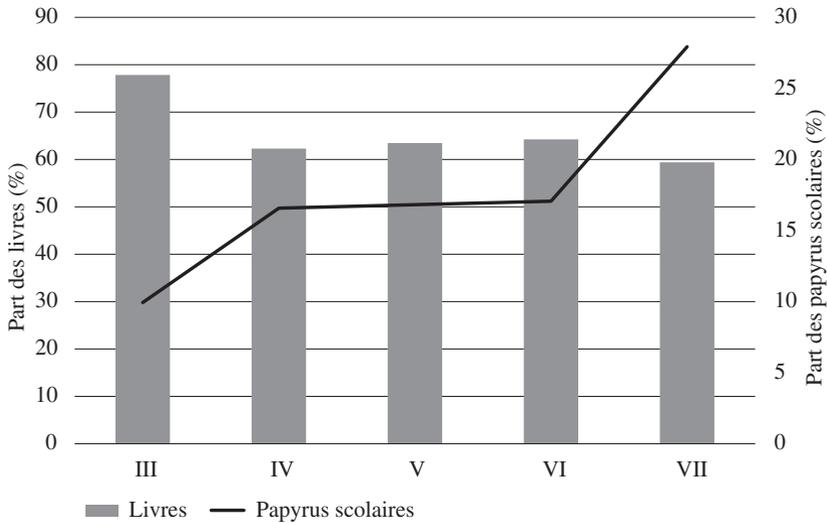
Conclusions

Ce panorama des papyrus relevant de la littérature profane a montré que, malgré le rétrécissement de son spectre, la culture grecque reste bien vivante entre le IV^e et le VII^e siècle avant de disparaître. Elle accuse néanmoins un déclin numérique dû notamment à la déhellénisation entraînée par le développement du copte et l'étiollement administratif des cités, conservatoires de l'hellénisme et promotrices d'une culture littéraire sans cesse renouvelée.

Parmi les tendances significatives, on note que la poésie, parce qu'elle constitue le socle de l'enseignement grec tout en correspondant aux tendances de la création artistique de l'Égypte protobyzantine, connaît le succès le plus remarquable avec, principalement, Homère, dont la fortune reste jusqu'au bout insurpassable et insurpassée. Dans le domaine de la prose, les auteurs les plus lus sont sélectionnés pour la dimension rhétorique de leurs œuvres, entrant par là également en phase avec les canons de l'enseignement. Enfin, les seuls prosateurs non rhéteurs qui se hissent parmi les dix auteurs les plus lus pour chaque siècle sont les médecins, traduisant ainsi une vision de plus en plus utilitaire de la littérature.

22. Il est au 48^e rang *ex æquo* au IV^e siècle, au 15^e *ex æquo* au V^e siècle, au 11^e *ex æquo* au VI^e siècle et au 7^e *ex æquo* au VII^e siècle.

23. Cf. J.-L. FOURNET, *Ces lambeaux, gardiens de la mémoire des hommes. Papyrus et culture de l'Antiquité tardive*, Paris, Collège de France/Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 260, 2016, p. 59-64 ; édition numérique : Collège de France, 2016, www.doi.org/10.4000/books.cdf.4794, <https://books.openedition.org/cdf/4802>.



Graphique 6 – La part respective des livres sur papyrus (classiques et chrétiens) et des papyrus scolaires (% par rapport à l'ensemble des papyrus littéraires grecs).

Ainsi, la littérature classique, sélectionnée pour son utilité rhétorique ou éthique, devient avant tout un matériau d'étude et de formation. On peut à juste titre parler d'une scolarisation de la culture, qui se dessine tout d'abord au niveau quantitatif, dans la part sans cesse plus grande que prennent les papyrus issus de l'école au sens large (graphique 6), mais surtout au niveau qualitatif : on sélectionne dans la littérature ce qui peut servir les missions de l'école en laissant de côté ce qui est jugé inutile ou incompatible (et qui, de ce fait, finit par disparaître). Ou bien l'on ne retient d'une œuvre qu'un aspect qui peut concourir à un but éducatif au prix d'une récupération ou d'une réorientation qui en change l'éclairage (ainsi Thucydide lu plus comme modèle rhétorique que comme historien, Aristophane devenant un paradigme linguistique aux dépens de la force subversive de son théâtre), voire au prix d'une altération qui en dénature la teneur (Ménandre dont les comédies aboutissent à une compilation de maximes édifiantes). Autant d'inflexions ou contresens culturels commis au nom de l'intérêt de l'enseignement !

Cette scolarisation de la culture aboutit donc à privilégier le contenu rhétorique et éthique des œuvres, autrement dit ce qui peut conduire à l'autonomie du sujet dans le domaine de l'expression écrite ou orale et à son édification morale. Loin de servir le plaisir gratuit de la lecture et des joies de l'esprit, elle devient avant tout un matériau pédagogique qui trouve son principe dans son *utilité*. À cet égard, on peut se demander si la littérature profane continue encore à être de la littérature au sens propre du terme (si toutefois elle l'a jamais été pleinement) et si elle ne s'apparente pas à une simple documentation au service de missions pratiques ou utilitaires. Aussi, pour revenir sur le problème de catégorisation épistémologique de la culture écrite qui avait introduit notre étude statistique de la réception de la littérature, est-on en droit de se demander ce qui la distingue vraiment des documents.

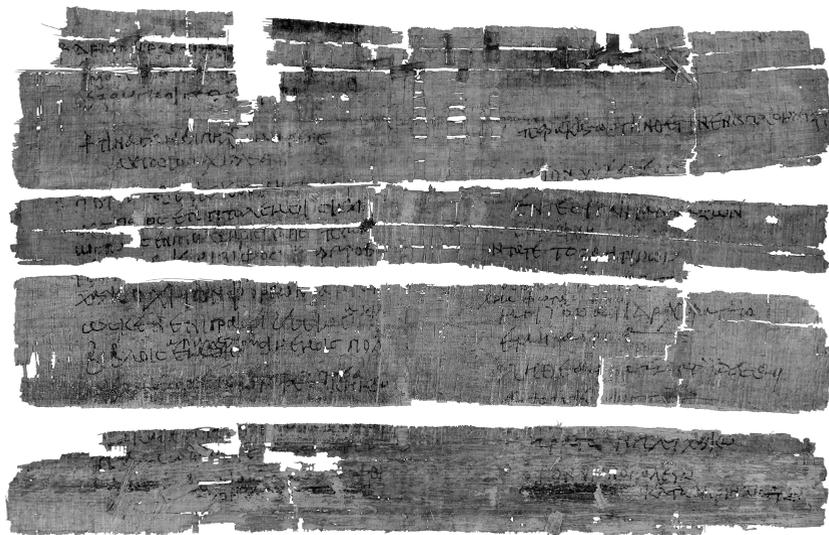


Figure 1 – Haut du rouleau conservant le poème 1 de Dioscore d’Aphrodité.
Photo : J.-L. Fournet.

SÉMINAIRES

Séminaires 1-2, 5-7 et 9 – Un nouveau papyrus poétique de Dioscore d’Aphrodité

Les 7 et 14 février, 14 et 28 mars, 4 et 18 avril 2019

Le séminaire a été consacré au déchiffrement et à l’étude de trois pièces en hexamètres dactyliques de Dioscore d’Aphrodité (un poète du VI^e siècle connu grâce à la découverte de ses archives et de sa bibliothèque en 1905), qui pose à leur façon le problème des rapports entre cultures classique et chrétienne²⁴.

Ce papyrus, conservé actuellement au musée Égyptien du Caire, était déjà connu par les tentatives de déchiffrement de Jean Maspero en 1916 dans son édition des papyrus de Dioscore du Musée du Caire (*P.Cair.Masp.* 67353 B et C). Mais il s’agit d’un rouleau qui, sous l’effet de l’humidité, a pourri et s’est effrité au point qu’il est réduit aujourd’hui à une série de fragments rangés, pas toujours dans l’ordre, sous six verres (dont un a disparu depuis plusieurs décennies ; figure 1). Sa reconstitution en est assez difficile et sa couleur très foncée en rend le texte souvent illisible à l’œil nu. Les vers de Dioscore se concentrent sur la partie du rouleau la plus abîmée au point que Maspero, reconnaissant qu’ils « sont aujourd’hui presque entièrement illisibles, l’encre n’étant guère plus foncée que le papyrus lui-même », ne pouvait en

24. Les résultats de ce séminaire ont été depuis publiés dans J.-L. Fournet, « Returning to the wandering poets: New poems by Dioscoros of Aphrodite », in W.V. HARRIS & A.H. CHEN (dir.), *Late-Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, Leyde, Brill, coll. « Columbia Studies in the Classical Tradition », vol. 46, 2021, p. 104-133.

distinguer que deux titres, et encore de façon partielle. Ce n'est qu'en 2014 que j'ai pu réaliser des photos infrarouges de ce papyrus qui ont littéralement révélé ces poèmes, me permettant maintenant d'en donner un texte le plus complet possible et surtout d'en dégager le sujet.

La séquence des fragments a été reconstituée à partir du texte copte qui se trouve sur l'autre face du rouleau (écrite en premier), un arbitrage daté du 28 octobre 569. Comme ce texte est connu par un *duplicatum* trouvé aussi dans les archives de Dioscore²⁵, on est en mesure de replacer les fragments dans le bon ordre – à ceci près que nous ne disposons pas, pour certaines parties, de parallèles dans le *duplicatum*. Selon la reconstitution faite à partir du texte copte, on aurait pour le verso de notre papyrus le contenu suivant :

- (1) l'endossement de l'arbitrage copte du 28 octobre 569 en haut du rouleau ;
- (2) le poème 1 ;
- (3) un document grec écrit tête-bêche par Dioscore ;
- (4) le poème 2 avec un titre identique au premier ;
- (5) un acte d'exhérédation daté du 12 novembre 569 écrit par une main qui n'est pas celle de Dioscore ;

(6) après un large *vacat*, le poème 3 écrit tête-bêche par Dioscore.

Les poèmes 1 et 2, dont la rédaction se situe donc entre le 28 octobre et le 12 novembre 569, appartiennent au genre de l'éthopée (discours que l'on place dans la bouche d'un individu et qui est censé être en adéquation avec son caractère, sa personnalité et la situation dans laquelle il se trouve). Ils ont tous les deux le même titre, commençant avec une formule typique des éthopées : Τίνας ἄν εἶπη (I. εἶποι) λόγους Ὅμηρος παρακαλῶν τὴν Θέτιν ἔνοπλον δεῖξαι αὐτῷ τὸν Ἀχιλλεῖα ; (« Quelles paroles prononcerait Homère demandant à Thétis de lui montrer Achille en armes ? »). Nous sommes confrontés là à des poèmes tout à fait uniques par leur thème et par leur forme : non contents de traiter d'un sujet homérique à l'instar de tant d'autres éthopées, ils ont pour locuteur Homère en personne. Mieux encore, ce dernier devient protagoniste de son œuvre, s'adressant à ses personnages, en l'occurrence Thétis (dans une situation empruntée au chant XVIII de l'*Iliade*), dans un étonnant télescopage du présent de l'auteur et du passé de l'histoire. Enfin, Homère parle « en faisant de l'Homère » puisque ses paroles s'apparentent à un centon homérique, où les syntagmes empruntés au poète s'enchaînent ou se fusionnent en jouant sur l'intertextualité.

Le poème 3 se rattache à un autre genre. Son titre, Εἰς τὰ Ὀμήρια, doit être probablement interprété comme signifiant « Éloge des poèmes homériques ». Nous aurions donc là un *enkômion* de l'œuvre homérique.

Ces trois poèmes, par leur genre, entrent dans la catégorie des *progymnasmata* ou « exercices préparatoires à la rhétorique ». Il est probable qu'ils ont été composés par Dioscore à l'attention d'élèves en vue de leur enseigner la rhétorique (poétique) en même temps que la langue d'Homère ainsi que des notions de mythologie et d'histoire mythique. Elles pourraient même être des sortes de corrigés à des exercices proposés par Dioscore à ses élèves²⁶.

25. *P.Cair. Masp.* II 67176 r° + II 67275 r° + III 67351 r° + *P.Alex.* inv. 689 r° + *BKU* III 503 + *Corpus Christi College* (Cambridge), Ms. 541 r°.

26. Sur les fonctions pédagogiques assumées par Dioscore, cf. J.-L. FOURNET, « Dioscore et l'école », in G. AGOSTI et D. BIANCONI (dir.), *Pratiche didattiche tra centro e periferia nel*

Il est frappant de noter que les éthopées continuent en plein VI^e siècle à décliner des sujets homériques. Malgré le développement du christianisme et son impact sur la culture écrite en général et sur la poésie en particulier, on a délibérément renoncé à couper l'éthopée de la référence culturelle homérique pour en christianiser le contenu. À l'exception de deux éthopées de sujet vétérotestamentaire (Abel et Caïn) du *Codex des Visions* de la Fondation Bodmer (V^e siècle) et de neuf éthopées de sujet vétéro- et néotestamentaire du *Book of Chreia (Girk' Pitoic')* transmis en arménien mais remontant très probablement à un modèle grec du V^e siècle, il faut en effet attendre le XII^e siècle pour que l'éthopée aborde enfin des sujets chrétiens. Les raisons de ce retard, qui tiennent à la conception que les Chrétiens se sont faite du patrimoine littéraire grec classique, seront examinées au cours d'une prochaine année.

Séminaire 3 – Les lettres épiscopales en grec et en copte (III^e-VII^e siècles)

Intervenant : Alberto Camplani (université La Sapienza, Rome), le 21 février 2019

La christianisation de la culture écrite a connu un cas tout à fait caractéristique : celui des lettres des évêques d'Égypte, conservées sur différents supports tels que le papyrus (sous forme de rouleaux ou de codices) ou les ostraca, écrites pour organiser et catéchiser les diocèses ou le patriarcat, depuis les lettres de recommandation les plus simples (par exemple, celles rédigées par Sotas, évêque d'Oxyrhynchos au III^e siècle) jusqu'à celles, plus officielles, adressées à tous les fidèles d'un diocèse ou de l'Égypte tout entière afin de les informer d'une décision disciplinaire, d'un choix doctrinal, d'une coutume liturgique (les deux genres trouvant leur préfiguration dans les lettres pauliniennes).

La documentation égyptienne soulève un double problème : (1) le bilinguisme gréco-copte de la société égyptienne et (2) la relation entre les lettres réelles et leur transformation en œuvres littéraires.

(1) Les premières lettres des évêques ont été écrites en grec (à la différence des lettres privées des moines ou d'autres groupes, qui utilisent souvent le copte), mais à partir de la seconde moitié du au VI^e siècle, certains évêques commencent à les écrire en copte, tels qu'Abraham d'Hermonthis ou Pisenhios de Keft (VI^e-VII^e siècles) ; les patriarches d'Alexandrie continuent jusqu'au XI^e siècle d'écrire leurs lettres en grec (y compris celles annonçant la date de Pâques ou « lettres festales ») – même si elles pouvaient être traduites en copte (par exemple, la première lettre festale de Cyrille traduite en achmimique). Tout cela permet de réfléchir sur le rôle croissant du copte dans la société égyptienne entre le IV^e et le VIII^e siècle, mais aussi sur son incapacité à devenir une véritable langue publique.

(2) Alors que les lettres des évêques sont souvent écrites sur des ostraca, les lettres des patriarches sont conservées sur des papyrus adoptant un des deux formats attestés pour les autres textes officiels : en rouleaux écrits en plusieurs colonnes parallèles au sens des fibres, ou sur une colonne unique dans le sens contraire des fibres (*transversa charta*). Ces documents pouvaient aussi faire partie de collections de textes conservés dans des codices, en papyrus ou en parchemin, sanctionnant leur transformation en textes littéraires : par exemple, la lettre de Pierre avec

mediterraneo tardoantico, atti del Convegno internazionale di studio (Roma, 13-15 maggio 2015), Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, coll. « Miscellanea » n° 20, 2019, p. 193-216.

l'excommunication de Melitius, la traduction copte des lettres festales d'Athanase ou la collection de lettres festales de Cyrille.

Séminaire 4 – Christianisme et papyrus magiques

Intervenant : Korshi Dosoo (université de Wurtzbourg), le 7 mars 2019

Korshi Dosoo nous a proposé trois différentes façons de concevoir la christianisation des pratiques magiques à travers les papyrus : la transformation, la réinvention et le remplacement. Pour analyser ces trois dynamiques, il a d'abord tenté une définition de la « magie » en tant que genre papyrologique, avant de présenter les sources dans leurs aspects matériels (répartition temporelle et géographique, supports et formats). Il a ensuite présenté quelques textes caractéristiques : un texte typique de la magie « gréco-égyptienne », ou « préchrétienne » (*Papyri Graecae Magicae* V 172-212) ; un texte souvent considéré comme « païen », mais sans que cela soit démontrable (*Supplementum Magicum* 19) ; un troisième attestant la survivance et la transformation de croyances préchrétiennes (HS Schmidt 2) ; une amulette montrant l'usage prophylactique de la Bible (*P.Oxy.* LXXXVI 5072) ; un exorcisme chrétien trouvé dans un recueil « païen » (*PGM* IV 1227-1264) ; et enfin un exemple de prières « magiques » attribuées aux saints chrétiens, en l'occurrence à la Vierge Marie (*JJP Suppl.* XXXII 9), typiques de la magie chrétienne telle qu'elle se développe en Égypte à partir du V^e siècle ap. J.-C. Ces textes montrent la concomitance des trois dynamiques introduites au début : transformation, réinvention et remplacement.

Séminaire 8 – Païens baptisés : la christianisation des *progymnasmata* (exercices préparatoires à la rhétorique) byzantins

Intervenant : Manfred Kraus (université de Tübingen), le 11 avril 2019

Les *progymnasmata* ou exercices préparatoires à la rhétorique constituent un ensemble qui occupe une place centrale dans le dispositif pédagogique de l'Antiquité et du Moyen-Âge et qui connaîtra une postérité sans pareille puisque le livre que leur consacra le rhéteur Aphthonios au IV^e siècle sera utilisé sous divers avatars dans les écoles de toute l'Europe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Cette séance a tenté de montrer comment ces exercices, malgré leur nature codifiée, se sont adaptés aux changements culturels que connut l'Empire romain d'Orient et notamment au plus important d'entre eux, le développement du christianisme.

Après une présentation et une définition des *progymnasmata*, M. Kraus a commencé par souligner le cadre païen de ces exercices dans la première phase de leur histoire et leur fondement intellectuel, avant de suivre, dans un second temps, les principales étapes, assez lentes, du processus de christianisation qu'ils subirent au cours de l'époque byzantine en faisant de plus en plus de place à des sujets empruntés à la Bible ou à l'hagiographie, sans toutefois en faire un instrument de polémique théologique. Une troisième partie fut consacrée à l'influence qu'eurent ces exercices scolaires sur la pédagogie des premiers siècles de l'Âge moderne, se focalisant surtout sur l'emploi de sujets chrétiens et contemporains dans la polémique interconfessionnelle de l'époque de la Réforme et des époques suivantes.

COLLOQUE – « MA GRANDE ÉGLISE ET MA PETITE CHAPELLE » :
150 ANS D’AFFINITÉS ÉLECTIVES ENTRE LE COLLÈGE DE FRANCE
ET L’ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

Le Collège de France et l’École pratique des hautes études ont, dès la création de cette dernière en 1868, développé ensemble des liens consubstantiels qui contribuèrent à marquer profondément le paysage académique et intellectuel français. Ce sont ces liens qui ont fait l’objet d’une journée d’études qui s’est tenue au Collège de France le 6 septembre 2018, profitant de l’occasion que représentait, cette année-là, le cent-cinquantième de l’EPHE pour porter un regard rétrospectif sur le passé commun de ces deux établissements et s’interroger sur leur tribut à la recherche en général.

Ont alterné des études sur l’histoire institutionnelle commune des deux établissements (notamment au moment de la création de l’EPHE), des bilans par discipline et des portraits de quelques personnalités ayant enseigné, parfois simultanément, dans les deux institutions (comme Gaston Paris qui parlait de « ma grande église et ma petite chapelle » pour désigner les deux établissements entre lesquels il a partagé son enseignement). Au-delà de l’anecdotique, de la prosopographie ou des hasards de croisements institutionnels, cette journée fut l’occasion de réfléchir sur le rôle combiné des deux institutions dans l’histoire des savoirs.

Les actes seront publiés sous la forme d’un volume coédité par le Collège de France et l’EPHE et d’une version numérique dans la collection *Passage des disciplines* (dir. Antoine Compagnon).

JOURNÉE D’ÉTUDE – L’ILLISIBLE VOLONTAIRE EN PALÉOGRAPHIE

Organisée au Collège de France, le 7 décembre 2018, par Jean-Luc Fournet, Judith Olszowy-Schlanger (EPHE) et Marc Smith (ENC, EPHE).

Le Groupe de recherches transversales en paléographie (GRTP) a poursuivi son investigation transdisciplinaire du fait paléographique avec cette V^e journée consacrée au phénomène de l’illisible volontaire. Si l’écriture a pour but de transmettre l’information et la cryptographie de la circonscrire, il existe aussi des graphies intermédiaires qui, ni limpides ni codées, sont délibérément conçues pour n’être accessibles qu’avec difficulté. Les textes sont alors tracés dans une écriture volontairement difforme, aberrante ou exagérément stylisée, qui ne les rend accessibles qu’à une catégorie limitée de lecteurs. Quelles sont les méthodes et les intentions des scripteurs qui expriment en même temps qu’ils dissimulent ? Comment se dessinent et comment sont exploitées, dans différentes civilisations, ces marges culturelles, techniques, cognitives, voire esthétiques de l’écriture, et que disent-elles, en retour, des fonctions et des formes de toute écriture ? Telles sont quelques-unes des questions que se sont posées, chacun dans sa spécialité, les intervenants de cette V^e journée d’étude du GRTP.

COURS À L'EXTÉRIEUR

Université Libre de Bruxelles, le 9 mai 2019, deux cours : « Le latin dans l'Égypte byzantine ».

Si l'Égypte de l'Antiquité tardive a connu des changements linguistiques radicaux avec la disparition des vieilles écritures égyptiennes et le développement du copte, on pourrait croire de prime abord que la situation du latin dans cette province, romaine depuis 30 avant J.-C., est en continuité avec ce qui se passait sous le Haut-Empire. Rien n'est moins vrai, même si la proportion des textes latins dans la documentation d'Égypte est à peu près la même entre le Haut- et le Bas-Empire (environ 2 %). Le faciès des textes latins postérieurs à Dioclétien est en réalité très différent et témoigne d'un fort rétrécissement de son usage. Disparaissant des lettres privées, où il était le signe d'un réel bilinguisme, le latin se limite désormais aux milieux très circonscrits des fonctionnaires des chancelleries gouvernementales et des notaires, qui l'utilisent dans les parties figées et formulaires de leurs documents : armatures des procès-verbaux, formules de validation des documents de l'administration centrale des provinces, termes de droit romain cités isolément dans des documents juridiques. Il relève donc de l'artifice et ne correspond en rien à une pratique orale, ou même à un réel bilinguisme écrit, ce qui explique que, non innervé par une véritable connaissance de la langue même, cet usage du latin, tenant plus de la répétition mécanique de formules fossilisées, aboutisse à des formes délibérément hybrides, mais aussi à des fautes aussi bien graphiques que morphologiques.

Cette pratique, de plus en plus artificielle, est l'indice d'un prestige, plus fort que jamais, du latin et de son écriture. N'étant plus adossé à une pratique vivante et obligatoire du latin au niveau de l'État, le latin bureaucratique et notarial, tout en s'étiolant, ne se maintient que par le rôle symbolique dévolu à la *latinitas*, prenant parfois des formes inattendues où le bilinguisme fait place au digraphisme, au métagrammatisme et à d'étranges hybridations morphologiques. L'usage s'efface devant le prestige du signe.

Maison française d'Oxford, le 5 juin 2019, un cours : « Homer and Late Antique poetry in the light of new poems by Dioscorus of Aphrodite (Egypt, AD VI) ».

Starting from a group of unedited poems by Dioscorus of Aphrodite revolving around the figure of Homer (see *Séminaire* 1-2, 5-7 et 9), I tried to show the place that this poet had in the culture of the non-Greek provincial elites in Late Antiquity. We know that his two poems continued to be the reference in education and to exercise a significant influence even on the everyday writings. But Dioscorus is indicative of a Homeric influence which, by its extreme and untimely nature, goes far beyond the aesthetic canons of the time. His documents are full of unmotivated, excessive, or misplaced homerisms which partake of a phenomenon which must not be totally confused with the homerizing practice of the late antique educated milieu. They do rather give the impression to result from a difficulty in feeling and distinguishing naturally the various linguistic levels or in measuring out how much it was possible to deviate from the stylistic norm. If Dioscorus knew Homer very well and knew that it was fashionable to homerize in writing documents, he did not always feel when he had to do so or when he was exceeding the limits fixed by usage. In short, his homerizing excesses could paradoxically be the sign of an imperfect language fluency and be a good indicator of the limitations affecting the Hellenism of a Copt despite his good level of education.

If Dioscorus' "homeromania" is sometimes involuntary or clumsy, it is nevertheless indicative, by its excesses, of how deeply these Coptic speaking elites aspired to participate fully in the Byzantine Hellenism, to commune with the culture of the whole Empire. Their Egyptian origins and their living far from the center of power could not but make them even more committed to being in tune with this common culture at the risk of "doing too much" or slipping up.

RECHERCHE

TRAVAUX DE RECHERCHE

Mes recherches sur le multilinguisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive ont été parachevées cette année par la finalisation d'un ouvrage intitulé *The Rise of Coptic: Egyptian versus Greek in Late Antiquity* (Princeton, Princeton University Press, 2020) montrant le processus par lequel le copte s'est progressivement immiscé, face au grec, dans le domaine juridique et judiciaire entre les VI^e et VII^e siècles, tandis que les résultats de mes investigations sur l'usage du latin à la même période ont été exposés dans un cours donné à l'Université Libre de Bruxelles (cf. Cours à l'extérieur).

La réflexion que j'ai lancée sur l'écrit documentaire en tant que grille d'analyse de la culture proto-byzantine s'est poursuivie, nourrie par une pièce inédite exceptionnelle : un codex de tablettes de la British Library du V^e siècle (Add. MS 33369) donnant 16 exercices de composition grâce auxquels un apprenti-notaire s'est entraîné à la rédaction des principaux genres de documents (location, vente à terme, prêt, cautionnement, pétition). C'est le premier ensemble aussi homogène et en même temps aussi varié par le spectre des genres pratiqués qui soit parvenu jusqu'à nous et qui jette des lumières aussi neuves sur la formation professionnelle des scribes – alors que l'éducation généraliste, bien mieux documentée, a fait l'objet de tant de travaux. Ces tablettes, qui seront publiées en collaboration avec Todd Hickey (University of California, Berkeley), ont fait l'objet d'un colloque-séminaire à la British Library (20 mai 2019), organisé par ce dernier et moi-même, où j'ai présenté une première transcription résultant d'un travail d'équipe mené avec Valérie Schram (ATER, Collège de France) et Yasmine Amory (Université de Gand). L'étude de ce codex se poursuivra l'an prochain.

Il n'y a pas de papyrologie sans édition de nouveaux textes. Aussi, outre les tablettes que je viens d'évoquer, d'autres projets éditoriaux ont été développés cette année : (1) un volume collectif de papyrus de la Bibliothèque nationale de France, qui rassemblera des textes grecs, coptes et arabes ; (2) un dossier de papyrus concernant les activités de transport annonaire du monastère de la Métanoia (VI^e s.) ; (3) l'édition de l'exceptionnel rouleau des archives de Dioscore qui a fait l'objet du séminaire de cette année, dont les poèmes sur le verso seront publiés dans un volume d'hommage au regretté Alan Cameron et dont le recto documentaire (un arbitrage copte) – d'un insigne intérêt pour l'histoire du copte en même temps que des procédures extrajudiciaires – sera édité en collaboration avec Anne Boud'hors (CNRS-IRHT) dans un ouvrage consacré aux arbitrages coptes des archives de Dioscore.

TRAVAUX DE L'ÉQUIPE

Valérie Schram (ATER)

Valérie Schram a soutenu en décembre 2018 une thèse portant sur « L'arbre et le bois dans l'Égypte gréco-romaine » (PSL/EPHE), dans laquelle elle propose de réévaluer la place et la qualité des ressources boisées dans le paysage et l'économie du pays à l'aune de l'apport des sources papyrologiques grecques. Elle a pu, par la suite, approfondir certains points et mettre notamment en évidence la pratique du flottage du bois en Égypte à partir d'un document grec (*P.Lille I 25*) dont elle a proposé une nouvelle lecture lors du 29^e Congrès international de papyrologie, dans une communication intitulée : « Un train sur le Nil ? Le mot *σχεδία* et la pratique du flottage en radeaux » (Lecce, 29 juillet 2019).

Parallèlement, dans le cadre des projets portés par la chaire, ses travaux ont principalement porté sur l'édition d'un lot de tablettes scolaires grecques conservées à la British Library, émanant vraisemblablement d'une école pour scribes professionnels (BL Add. MS 33369), ainsi que sur la réédition des textes grecs des archives d'Aurelius Kollouthos (Suppl. Gr. 1336-1338 : testament, contrat de vente d'une moitié de maison, constat d'invalidité) qui sera publiée dans le volume collectif d'édition des papyrus de la Bibliothèque nationale de France dirigé par J.-L. Fournet.

Publications

SCHRAM V., « Ἐπίκινον ξύλον, de la bruyère en Égypte? », in A. NODAR et S. TORALLAS TOVAR (dir.), *Proceedings of the 28th Congress of Papyrology* (Barcelone, 1^{er}-6 août 2016), Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat/Universitat Pompeu Fabra, coll. « Scripta Orientalia », vol. 3, 2019, p. 761-770.

SCHRAM V., « Ambiguïtés et vicissitudes des noms d'arbres dans le grec d'Égypte, le cas du jubier épine-du-christ », *Revue des études grecques*, vol. 2018/1, 2018, p. 123-147.

SCHRAM V., contribution au dépouillement bibliographique du « Bulletin bibliographique de lexicographie de la vie matérielle » de la « Chronique de lexicographie papyrologique de la vie matérielle <Lex.Pap.Mat.> 2 », dans *Comunicazioni Vitelli dell'Istituto Papirologico « G. Vitelli » 13*, 2019, p. 69-81.

Équipe « Monde byzantin » (UMR 8167)

L'équipe d'archéologie a été particulièrement active en Albanie : Etleva Nallbani, en lien avec l'EFR, a fouillé sur les sites de Lezha et Komani, révélateurs essentiellement pour la période du haut Moyen Âge, avec le maintien de populations fédérées restant dans l'orbite de l'Empire ; la prospection est étendue à toute la vallée de Komani, pour laquelle elle a demandé le classement comme site patrimonial ; Marie-Patricia Raynaud a continué les fouilles de sites à mosaïque tardo-antique, pour lesquelles elle a formé une équipe franco-albanaise ; elle publiera en 2020 le volume 2 du Corpus des mosaïques d'Albanie, et mène à bien la publication finale de la basilique de Xanthos (Turquie). L'inventaire des peintures murales byzantines de Sicile et Italie du Sud, inauguré par le volume sur Fragala, continue. Un de nos membres, Dominique Pieri, dirige l'archéologie de l'IFPO, à Beyrouth, et fouille un site rural, Ej-Jaouzé (Liban). Michel Kazanski approfondit ses études sur les trouvailles archéologiques *ca* 400-100 en Europe centrale et

orientale. Les volumes *Imago-Eikon*, collaboration de nos spécialistes d'iconographie avec les occidentalistes, ont commencé à sortir.

En sigillographie, Vivien Prigent s'est attaqué aux sceaux de Carthage, démontrant qu'il n'y a jamais eu d'éparque byzantin en Afrique ; Jean-Claude Cheynet prépare la publication de la collection de sceaux Kofopoulos et d'autres collections privées. L'équipe Archives monastiques (Athos) va sortir quatre volumes (*Vatopédi III*, *Chilandar II* et *III*, les actes du colloque sur les 70 ans des Archives de l'Athos) et l'inventaire des manuscrits grecs de Zographou sera mis en ligne.

L'une des plus grandes entreprises collectives de l'équipe, la publication du *Livre des cérémonies*, va s'achever fin 2019, un quart de siècle après son lancement par Gilbert Dagron (cinq volumes et plus de 2000 pages au total) grâce à Bernard Flusin ; publié dans la série *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, ce recueil des protocoles impériaux au X^e siècle fera référence dans les études méso-byzantines. Le séminaire « Paléologue sur Byzance après 1204 » continue à tenir ses séances.

Les publications gérées par l'équipe entièrement (Travaux et Mémoires, Bilans de recherches, Monographies des TM) ou partiellement (*Revue des études byzantines*) sortent à un rythme soutenu.

Publications

ACERBI F., « Composition and removal of ratios in geometric and logistic texts from the Hellenistic to the Byzantine period », in M. SIALAROS (dir.), *Revolutions and Continuity in Greek Mathematics*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2018, p. 131-188.

ACERBI F., « Diophantus, Euclid in Late Antiquity, Eutocius, geometry, mathematics, number symbolism, optics, Pappus, Ptolemy in Late Antiquity, Serenus of Antinoe », in O. NICHOLSON (dir.), *The Oxford Dictionary of Late Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 490, 558-559, 570, 653, 986-987, 1089-1090, 1103, 1137-1138, 1246-1247, 1360.

ACERBI F., « Hellenistic mathematics », in J. SCARBOROUGH et P.T. KEYSER (dir.), *The Oxford Handbook of Science and Medicine in the Classical World*, New York, Oxford University Press, 2018, p. 269-292.

ACERBI F., MANOLOVA D. et PÉREZ MARTÍN I., « The source of Nicholas Rhabdas' "Letter to Khatzykes": An anonymous arithmetical treatise in Vat. Barb. gr. 4 », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, vol. 68, 2018, p. 1-37.

BEDE I., « La figure du "cavalier nomade" : héros national ou barbare sanguinaire ? De la culture matérielle à la construction historiographique... et inversement », in F. JOURNOT (dir.), *Pour une archéologie indisciplinée. Réflexions croisées autour de Joëlle Burnouf*, Drémil-Lafage, Éd. Mergoïl, coll. « Europe médiévale », vol. 12, 2018, p. 315-319 [hal-02024832].

BLANCHET M.-H., « A new Byzantine source concerning the reception of the Council of Florence: Theodore Agallianos' Dialogue with a monk against the Latins (ca. 1442). », in I. BILIARSKY (dir.), *Laudator Temporis Acti. Studia in Memoriam Ioannis Božilov*, vol. II : *Ius, Imperium, Potestas, Litterae, Ars et Archaeologia*, Sofia, IK Gutemberg, 2018, p. 156-166.

BLANCHET M.-H., « Metropolitan Ignatius of Tarnovo and the Union of Florence (1439) », in D. DIMITROV et al. (dir.), *Southeast Europe: History, Culture, Politics, and Economy*, Bologne, Véliko Tarnovo, 2018, p. 28-34.

BLANCHET M.-H., « The two Byzantine translations of Thomas Aquinas' *De Rationibus Fidei*: Remarks in view of their on-going *editio princeps* », in D. SEARBY (dir.), *Never the Twain Shall Meet?, Latins and Greeks learning from each other in Byzantium*, actes du colloque international (Stockholm, 24-26 juin 2015), Berlin/Boston, De Gruyter, coll. « Byzantinisches Archiv. Series philosophica », vol. 2, 2018, p. 115-129, <https://doi.org/10.1515/9783110561074-127>.

- CASEAU-CHEVALLIER B., « Quelle place pour les femmes ? », *Byzance. L'empire de Mille ans, L'Histoire. Les collections*, vol. 80, 2018, p. 46-48.
- CASEAU-CHEVALLIER B., « Tastes of danger and pleasure in Early and Late Antique Christianity », in R. KELLI C. (dir.), *Taste and the Ancient Senses*, Londres, Routledge/Taylor & Francis group, 2018, p. 228-243.
- CHEYNET J.-C., « Argyros, fils de Mélès, et sa descendance », *Revue des études byzantines*, vol. 76, 2018, p. 245-259.
- CHEYNET J.-C., « L'aristocratie byzantine des Balkans et Constantinople (x^e-xii^e siècle) », in C. MORRISSON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 457-479.
- CHEYNET J.-C., « L'iconographie des sceaux byzantins : l'exemple de l'image de saint Pierre », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, vol. 2015, 2018, p. 136-155.
- CHEYNET J.-C., « La guerre de siège à Byzance », in J. BAECHLER et O. CHALINE (dir.), *La Bataille*, Paris, Hermann, 2018, p. 155-165.
- CHEYNET J.-C., « La lutte pour la domination de la Méditerranée entre Byzantins et musulmans », in J. BAECHLER et O. CHALINE (dir.), *La Bataille*, Paris, Hermann, p. 115-127.
- CHEYNET J.-C., « Les derniers sceaux de plomb des commerciaux byzantins », in S. MENACHE, B.Z. KEDAR et M. BALARD (dir.), *Crusading and Trading between West and East: Studies in Honour of David Jacoby*, Londres/New York, Routledge, 2019, p. 175-190.
- CHEYNET J.-C., « Les impératrices byzantines et leurs réseaux (1028-1203) », in F. CHAUSSON et S. DESTEPHEN (dir.), *Augusta, Regina, Basilissa : la souveraine de l'Empire romain au Moyen Âge. Entre héritages et métamorphoses*, Paris, Éd. de Boccard, 2018, p. 141-158.
- CHEYNET J.-C., « Mediaeval Smyrna », in M. ESPAGNE *et al.*, (dir.), *İzmir from Past to Present: Human and Cultural Interactions*, Izmir, İzmir Büyükşehir Belediyesi, 2018.
- CHEYNET J.-C. et WASSILIOU-SEIBT AL., « Adelige aus dem "Westen" in Staatsapparat und Gesellschaft des byzantinischen Reiches. Das Vermächtnis der Siegel », in F. DAIM *et al.*, (dir.), *Menschen, Bilder, Sprache, Dinge: Wege der Kommunikation zwischen Byzanz und dem Westen*, vol. 2 : *Menschen und Worte: Studien zur Ausstellung "Byzanz & der Westen. 1000 vergessene Jahre"*, Mainz, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2018, p. 205-224.
- FEISSEL D., « Tribune et colonnes impériales à l'Augousteion de Constantinople », in C. MORRISSON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 121-155.
- KAZANSKI M., « Bowmen's graves from the Hunnic period in Northern Illyricum », in M.L. NAGY et L. KATALIN (dir.), *To Make a Fairy's Whistle from a Briar Rose: Studies Presented to Eszter Istvánovits on her Sixteenth Birthday*, Nyíregyháza, Jóna András Múzeum, 2018, p. 407-418.
- KAZANSKI M., « Deux appliques de selle post- hunnique provenant de Jalpug (Delta du Danube) : parallèles et datation », in D. APARASCHIVEI et G. BILAVSCHI (dir.), *Studia Romana et Mediaevalia Europensia. Miscellanea in honorem annos LXXXV peragentis Professoris emeriti Dan Gh. Teodor oblata*, Brăila, București, 2018, p. 169-187.
- KAZANSKI M., « La naissance de l'Etat russe au IX^e siècle et son expansion », in J.-P. DEMOULE, D. GARCIA et A. SCHNAPP (dir.), *Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, Paris, La Découverte/Inrap, 2018, p. 434-439.
- KAZANSKI M., « La naissance de l'État russe au IX^e siècle et son expansion », in J.-P. DEMOULE, D. GARCIA et A. SCHNAPP (dir.), *Une histoire des civilisations. Comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, Paris, La Découverte/Inrap, 2018, p. 434-439.

KAZANSKI M., « Los Godos en el siglo IV », *Desperta ferro. Antigua y medieval*, vol. 50, 2018, p. 18-23.

KAZANSKI M., « Northern Barbarians and the Later Roman Empire's Pontic border », in B. NIEZABIATOWSKA-WIŚNIEWSKA *et al.*, (dir.), *Studia Barbarica : profesorowi Andrzejowi Kokowskiemu w 65. rocznicę urodzin*, Lublin, Instytutu Archeologii, 2018, p. 206-220.

KAZANSKI M., « Военная политика Юстиниана и готы на Боспоре Киммерийском (La politique militaire de Justinien et les Goths sur le Bosphore Cimmérien) », in E.A. МЕЛЬНИКОВА (dir.), *Восточная Европа в древности и средневековье XXX*, Москва, Институт всеобщей истории РАН, 2018, p. 127-130.

KAZANSKI M., « Воинские погребения боспорской знати постгуннского периода (вторая половина V — первая половина VI вв.) (Les tombes guerrières de la noblesse du Bosphore Cimmérien à l'époque post-hunnique, deuxième moitié du V^e-première moitié du VI^e siècle) », *Stratum plus*, vol. 5, 2018, p. 75-86 [en ligne]

KAZANSKI M., « Зооморфные и антропоморфные пряжки и контакты Восточной Прибалтики с Византией в эпоху переселения народов (Les plaques-boucles zoomorphes et anthropomorphes et les contacts entre la partie est de la région de la mer Baltique et Byzance) », *Археологические вестн.*, vol. 24, 2018, p. 153-168 [en ligne].

KAZANSKI M., « Ламеллярные шлемы на Боспоре Киммерийском в ранневизантийское время : традиция или инновация ? (Les casques lamellaires dans le Bosphore cimmérien : tradition ou innovation ?) », in : *XIX Боспорские чтения (XIX Bosporan Readings: Cimmerian Bosporus and the World of Barbarians in Antiquity and the Middle Ages. Traditions and innovation*, Симферополь, Керчь (Simferopol, Kerch), 2018, p. 185-191.

KAZANSKI M., « Погребения и « поминальники » воинских предводителей пост- гуннского времени в понтийских степях (Les tombes et les lieux commémoratifs des chefs militaires de l'époque post-hunnique dans les steppes pontiques) », in A. KOROM (dir.), *Relationes rerum. Régészeti tanulmányok Nagy Margit tiszteletér*, Budapest, Archeolingua, 2018, p. 393-408.

KAZANSKI M., « Погребения со щитом в Северном и Восточном Причерноморье в позднеантичное время : истоки обряда (Les tombes à bouclier au nord et à l'est de la mer Noire : les origines de la coutume funéraire) », in O. BGAZBA (dir.), *Материалы Международной научной конференции, посвященной 75-летию со дня рождения ученого- кавказоведа Ю.Н. Воронова*, Soukhoum, Dom petchati, 2018, p. 133-144.

KAZANSKI M., « Престижные находки и центры власти постгуннского времени в Поднепровье (Les découvertes prestigieuses et les centres du pouvoir de l'époque post-hunnique dans le bassin du Dniepr) », *Stratum plus*, vol. 4, 2018, p. 83-118 [en ligne].

KAZANSKI M., « Ранневизантийские пряжки из понтийских мастерских (середина V-середина VI вв.) (Les plaques-boucles protobyzantines venant des ateliers pontiques, milieu du V^e-milieu du VI^e siècle) », in H.A. АЛЕКСЕЕНКО (dir.), *Империя и полис. X-й Международный Византийский Семинар*, Севастополь, Симферополь, 2018, p. 91-96.

KAZANSKI M., « Центры власти у гунно - болгар Причерноморья в постгунское время (Les centres du pouvoir chez les Hunno-Bulgares de la mer Noire à l'époque post-hunnique) », *Материалы по археологии, истории и этнографии Таврии*, 2018, p. 100-119.

KAZANSKI M. et DAIM F., « Some types of fibulae in the Southwestern Baltic area and their Western parallels », in J. DRAUSCHKE *et al.* (dir.), *Lebenswelten zwischen Archäologie und Geschichte : Festschrift für Falko Daim zu seinem 65. Geburtstag*, Monographien des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mainz, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2018, p. 193-198.

KAZANSKI M. et GAVRITUKHIN I., « О времени появления славян на территории Молдовы (À propos de la date de l'arrivée des Slaves sur le territoire de Moldavie) », in B.A. СИНИКА *et P.A. РАБИНОВИЧ* (dir.), *Древности. Исследования. Проблемы. Сборник в честь 70-летия Н.П. Тельнова*. Кишинев-Тирасполь, 2018, p. 333-354.

KAZANSKI M. et MASTYKOVA A., « Конское снаряжение эпохи Великого переселения народов из Сёсдалы и его понто- дунайские параллели », *Боспорские Исследования*, vol. 36, 2018, p. 118-142.

KAZANSKI M. et MASTYKOVA A., « Ранневизантийские пряжки на Кавказе (середина V-середина VI вв.) (Les plaques-boucles protobyzantines venant des ateliers pontiques, milieu du V^e-milieu du VI^e siècle) », in У.Ю КОЧКАРОВ (dir.), *Кавказ в системе культурных связей Евразии в древности и средневековье. XXX Крупновские чтения: Материалы международной научной конференции*, Карачаево, Карачаевск, 2018, p. 344-347 [en ligne].

KAZANSKI M., ZALSTMAN E. et SKVORTSOV K., Раннесредневековый могильник Заостровье-1 в Северной Самбии (La Nécropole du haut Moyen Âge Zaostrovie-1 en Sambie du Nord), Moscou, Institut d'archéologie de l'Académie des sciences russe, 2018.

LAZARIS S., « Jagen in Byzanz. Eine Fallstudie zur Falkneri », in T. POMMERENING et J. ALTHOFF (dir.), *Kult, Kunst, Konsum: Tiere in alten Kulturen*, Darmstadt, Verlag Philipp von Zabern, 2018, p. 67-74 et 104-105.

LAZARIS S., « Manuels d'enseignement dans une bibliothèque monastique du nord de la Grèce : le cas d'un livre illustré d'histoire naturelle et de morale chrétienne », in Y. LEHMANN (dir.), *Savoir-Pouvoir : les bibliothèques, de l'Antiquité à la modernité*, Actes du colloque international (Strasbourg-Mulhouse, 11-13 mai 2015), Turnhout, Brepols, coll. « Recherches sur les rhétoriques religieuses », vol. 29, 2018, p. 119-138.

LAZARIS S., « Sur le statut et l'utilisation de l'or à Byzance : le cas des manuscrits chrysographiés », *Ktèma*, vol. 43, 2018, p. 93-102.

MACDONALD M.C.A., « Clues to how a Nabataean may have spoken, from a Hismaic inscription », in A.H.W. CURTIS et al. (dir.), *Near Eastern and Arabian Essays Studies in Honour of John F. Healey (Journal of Semitic Studies, Supplement 41)*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 231-239.

MÉTIVIER S., « La transmission de la culture grecque », *Byzance. L'empire de mille ans L'Histoire. Les collections*, vol. 80, 2018, p. 64-68.

MÉTIVIER S., « Peut-on parler d'une hagiographie aristocratique à Byzance (VIII^e-XI^e siècle) ? », in A. RIGO, M. TRIZIO et E. DESPOTAKIS (dir.), *Byzantine Hagiography: Texts, Themes & Projects* (Moscou, 12-14 novembre 2012), Turnhout, Brepols, coll. « Byzantios. Studies in Byzantine History and Civilization », vol. 13, 2018, p. 179-199.

MÉTIVIER S., « Régner et commander : l'interprétation de Syméon le Nouveau Théologien », in C. MORRISSON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 383-408.

MORRISSON C., « Michael Metcalf (1933-14 octobre 2018) », *Bulletin de la Société française de numismatique*, vol. 2018, 2018, p. 437-439.

MORRISSON C., « Monnaies byzantines en contexte : l'exemple de quelques sites syro-palestiniens (V^e-X^e siècle) », in G. PARDINI, N. PARISE et F. MARANI (dir.), *Numismatica e archeologia: monete, stratigrafie e contesti: dati a confronto. Workshop internazionale di numismatica*, Rome, Edizioni Quasar, 2018, p. 609-616.

MORRISSON C., « Numismatique et histoire monétaire de Byzance à l'EPHE : souvenirs septuagénaires », *Bulletin de la Société française de numismatique* vol. 2018, 2018, p. 129-135.

MORRISSON C., « PERPETUUS AUGUSTUS – EK THEOU BASILEUS. L'empereur chrétien en mots et en images (IV^e siècle-début VIII^e siècle) », in S. DESTEPHEN, B. DUMÉZIL et H. INGLEBERT (dir.), *Le Prince chrétien : de Constantin aux royautés barbares (IV^e-VIII^e siècle)*, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/2, 2018, p. 1-20.

MORRISON C. et SODINI J.-P. (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018.

MORRISON C. et SODINI J.-P., « Introduction », in C. MORRISON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 1-18.

PITARAKIS B., « The incarnated logos, music, and exorcism », in B. PITARAKIS et G. TANMAN (dir.), *Life is Short, Art Long: The Art of Healing in Byzantium. New Perspectives*, Istanbul, Istanbul Research Institute, coll. « Symposium Series », 2018, p. 43-62.

PITARAKIS B. et TANMAN G. (dir.), *Life is Short, Art Long: The Art of Healing in Byzantium. New Perspectives*, Istanbul, Istanbul Research Institute, coll. « Symposium Series », 2018.

DE GIORGI M., BRODBECK S., FALLA CASTELFRANCHI M., JOLIVET-LÉVY C. et RAYNAUD M.-P. (dir.), *San Filippo di Fragalà, monastero greco della Sicilia normanna: storia, architettura e decorazione pittorica = San Filippo de Fragalà, monastère grec de la Sicile normande : histoire, architecture et décor peint*, Rome/Bari, École française de Rome/Mario Adda Editore, coll. « Collection de l'École française de Rome », vol. 533, 2018.

RAYNAUD M.-P. et ISLAMI A., « Les ateliers de mosaïstes en Albanie. Sédentaires ou itinérants ? », in J.L. LAMBOLEY, L. PËRZHITA et A. SKENDERAJ (dir.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, VI, acte du 6^e colloque Illyrie méridionale (Tirana, 20-23 mai 2015), vol. 3, Tirana, ALSA, 2018, p. 893-905.

RAYNAUD M.-P. et ISLAMI A. (avec la collab. de E. NERI, A.-O. POILPRÉ, A. MARÉCHAUD, D. DUBOIS, O. DURMISHAJ et K. ZGURO), *Corpus of the mosaics of Albania*, vol. 1 : *Butrint intramuros*, trad. de A.J. DAVIES, Bordeaux, Ausonius éditions, 2018.

SIDERIS G., « Les eunuques ou le troisième sexe », *Byzance. L'empire de mille ans, L'Histoire. Les collections*, vol. 80, 2018, p. 42-45.

SIDERIS G., « The rise and fall of the high chamberlain Eutropius: Eunuch identity, the third sex and power in fourth-century Byzantium », in C.D. FLETCHER *et al.* (dir.), *The Palgrave Handbook of Masculinity and Political Culture in Europe*, Londres, Palgrave Macmillan, 2018, p. 63-84.

SODINI J.-P., « L'Empire byzantin, une histoire millénaire entre Europe et Asie », in J.-P. DEMOULE, D. GARCIA et A. SCHNAPP (dir.), *Une histoire des civilisations : comment l'archéologie bouleverse nos connaissances*, Paris, La Découverte/Inrap, 2018, p. 399-404.

TRAINA G., « Les Parthes aux marges de l'empire », *L'Histoire*, hors-série n° 6, 2018, p. 66-71.

ZUCKERMANN C., « 1108 лет русского присутствия в Латакии », in *Восточная Европа в древности и средневековье. XXX Юбилейные Чтения памяти члена-корреспондента АН СССР В.Т. Пашуто*, Moscou, 2018, p. 328-332.

ZUCKERMANN C., « A chapter in the Byzantine paleography of accountancy: The fractions », *Millennium. Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr. / Yearbook on the Culture and History of the First Millennium C.E.*, vol. 15, 2018, p. 145-155.

ZUCKERMANN C., « Campaign blueprints of an emperor who never campaigned in person: Constantine VII's treatises on imperial expeditions and *De cer.* II, 45 (with special regard to the theme of Charpezikion) », in C. MORRISON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 341-382.

ZUCKERMANN C., « О Киевском письме из Каирской генизы, Материалы по археологии, истории и этнографии », *Таврич*, vol. 23, 2018, p. 658-712.

PUBLICATIONS

OUVRAGE

BÜLOW-JACOBSEN A., FOURNET J.-L. et REDON B., *Ostraca de Krokodilô*, vol. 2 : *La correspondance privée et les réseaux personnels de Philoklès, Apollôs et Ischyras*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Fouilles de l'IFAO », vol. 81, 2019.

ARTICLES OU CONTRIBUTIONS À DES OUVRAGES

DELATTRE A. et FOURNET J.-L., « La première pétition en copte : révision de *SB Kopt. IV 1709* », *CdE*, vol. 93, 2018, p. 167-186.

FOURNET J.-L., « Les Égyptiens à la capitale ou Quand la papyrologie s'invite à Constantinople : édition comparée des *P.Cair.Masp. I 67024-67025* », in C. MORRISON et J.-P. SODINI (dir.), *Constantinople réelle et imaginaire. Autour de l'œuvre de Gilbert Dagron*, Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, coll. « Travaux et mémoires », vol. 22/1, 2018, p. 595-633.

FOURNET J.-L. et TIHON A., « Fragment d'un texte astrologique et astronomique », in F. MALTOMINI, S. RUSSO et M. STROPPA (dir.), *Papiri della Società italiana*, vol. 17, 2018, p. 97-104.

FOURNET J.-L., « Anatomie d'un genre en mutation : la pétition de l'Antiquité tardive », in A. NODAR et S. TORALLAS TOVAR (dir.), *Proceedings of the 28th Congress of Papyrology* (Barcelone, 1-6 août 2016) Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, Universitat Pompeu Fabra, coll. « Scripta Orientalia », vol. 3, 2019, p. 571-590.

FOURNET J.-L., « Culture de l'Antiquité tardive et papyrologie byzantine », *Annuaire du Collège de France 2016-2017. Résumé des cours et travaux 117^e année*, Paris, 2019, p. 233-256 ; en ligne : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/13788>.

FOURNET J.-L., « Dioscore et l'école », in G. AGOSTI et D. BIANCONI (dir.), *Pratiche didattiche tra centro e periferia nel mediterraneo tardoantico*, Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2019, p. 193-216.